

sommaire du n° 151, mai 2021

■ Ouverture	4
■ Séminaires Champ lacanien	
« Bonnes et mauvaises rencontres »	
Pierre Perez, Ce qui se rencontre, ce qui s'en écrit	7
Martine Menès, Il n'y a de bonne rencontre que manquée	12
Dominique Touchon Fingermann, La malencontre et l'amour	17
■ Et entre-temps...	
Sidi Askofaré, Figures de l'urgence : entre clinique et politique	23
■ Journées nationales EPFCL-France	
5 et 6 décembre 2020	
« Faire des enfants, ou pas »	
Anita Izcovich, Introduction	31
Jean-Jacques Gorog, Un envers de l'Œdipe	36
Luis Izcovich, Être père : entre semblant et réel	42
Hélène de Lima Dutériez, Qu'en est-il de la fonction paternelle avec la PMA ?	48
Nadine Cordova, À tout prix	52
Catherine Talabard, Femme ou mère ? Ou pas....	58
Paola Malquori, <i>Sine causa</i> . Le temps logique du désir d'enfant	64
Matilde Peligrí, Désir de grossesse et désir d'enfant à l'adolescence	70
Anna Wojakowska-Skiba, Adopter un enfant ou pas	76
<i>En écho des journées</i>	
Élisabeth Pivert, Faire un enfant... adoptable ou pas	82

■ 2 ^e Convention européenne Rome, 9, 10 et 11 juillet 2021	
Journée de l'École, « Langue(s) et passe », 9 juillet 2021	
Elisabete Thamer , Présentation	87
« Ce qui passe entre les générations », 10 et 11 juillet 2021	
<i>Disputatio 2</i>	
Patrick Barillot , Une approche de ce qui passe	89
Colette Soler, Diego Mautino , Répliques	89
■ Brèves	
David Bernard, <i>La Différence du sexe</i>	
par Claire Montgobert	92
par Claire Parada	94
■ Fragments	
Jacques Lacan , « La parole réduite à son trognon »	97

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

En ce mois de mai, il me revient d'ouvrir ce 151^e numéro de notre Mensuel, écho et témoin de notre communauté analytique et de l'actualité des questions qu'elle se pose. Ainsi, au croisement de nos dernières Journées nationales de décembre, « Faire des enfants, ou pas », et déjà de notre Deuxième Convention européenne de juillet prochain, à Rome, « Ce qui passe entre les générations » et « Langue(s) et passe », c'est toute la vivacité du discours de la psychanalyse qui se lit, ici et maintenant.

Mais pas sans poursuivre sur « Ce qui nous tombe dessus » : qu'en est-il de la rencontre, bonne ou mauvaise ? Encore faut-il qu'inaugurale elle soit manquée, marquée de la rencontre avec le manque dans l'Autre, ce trauma qui implique la réponse du sujet. De se savoir seul, divisé, le sujet gagne à pouvoir désirer. Quoi qu'il en coûte ? Les traumatismes de la vie, les horreurs qui prennent le sujet au dépourvu dans sa destitution subjective propre n'obèrent en rien l'inouï du dire et de ses effets, la possibilité d'un exil ne fût-ce qu'amoureux.

C'est à continuer avec le thème des collègues cliniques de l'année – « Cas d'urgence » – que la question du temps et de son maniement dans la psychanalyse se pose. La conception de l'urgence subvertie par Lacan nous permettra de cheminer vers ce qui supporte, ce qui relève de l'urgence : le symptôme et la demande. Deux conceptions à ne pas confondre et qui supposent de produire une entrée en analyse.

Dans le prolongement de nos Journées nationales de décembre dernier, nous suivrons près d'une dizaine de développements sur cette question « Faire des enfants, ou pas », possibilité ouverte aujourd'hui de la procréation médicalement assistée aux femmes seules et aux couples de femmes. Après les avoir entendus lors de nos Journées, la lecture des textes des interventions de nos collègues nous permet ce temps de l'approfondissement. Nous pourrons nous pencher tout à la fois sur ce qui de ces transformations dans notre civilisation interroge la psychanalyse, voire la convoque. C'est l'ordre naturel des choses – un enfant naît biologiquement d'une mère et d'un

père – que la science et le discours capitaliste viennent ici bouleverser. Mais alors, qu'en est-il de « se faire enfant, ou pas » au-delà de la vérité d'un discours familial ? Là où le père biologique n'est pas accessible, peut-on s'en faire un ou faire en sorte qu'il y ait « du père », fonction dont on ne pourrait se passer ? En suivant Lacan, si l'habitat premier du tout petit est la langue dans laquelle il est plongé, n'est-ce pas de ce réel que l'enfant devra se débrouiller, quoi qu'il en soit ? Nous verrons qu'il en va également de l'enjeu de la transmission du désir des parents à l'enfant avec un exemple autour de la question de l'adoption.

Voilà qui nous laisse intranquilles ! Voilà aussi qui suscite toute l'attention de votre équipe du Mensuel, analystes assidus à la relecture et toujours prompts au questionnement. Alors, chères et chers collègues auteurs, merci à vous et, à tous, n'hésitez pas à nous adresser vos productions !

Bonne lecture, et... n'oubliez pas les brèves !

Christine Silbermann

SÉMINAIRES CHAMP LACANIEN

Bonnes et mauvaises rencontres

Pierre Perez

Ce qui se rencontre, ce qui s'en écrit *

Bonne ou mauvaise, dans le commun de la langue, une rencontre se caractérise d'être marquante. C'est dans la simplicité de ce seul mot « marquante » qu'une question a pris forme pour moi, la voici : qu'est-ce qui dans la rencontre se marque ? À partir des séminaires XI et XX, je tâcherai de dégager quelques éléments de réponse.

La rencontre est rencontre du réel...

Dans la leçon du 12 février 1964 du séminaire XI, Lacan situe la rencontre comme rencontre du réel. En référence au titre de cette leçon « Tiché et automaton », Lacan subvertit l'acception classique de ces termes tels que développés par Aristote dans son traité de logique dit *De l'interprétation*. Concernant la *tiché*, il précise : « Nous l'avons traduit par *la rencontre du réel* ¹. » Ce faisant, Lacan hisse la rencontre au rang de concept – de concept analytique – en prenant appui sur le paradigme du trauma, concept phare de l'épistémè analytique : « La fonction de la *tiché*, du réel comme rencontre [...] s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme ². » Selon ce paradigme, la rencontre présentifie ce qui, l'espace d'un instant, dépasse les capacités de représentation d'un sujet. Selon la variété de ses occurrences, cela peut aller de la simple surprise – « ce par quoi le sujet se sent dépassé ³ » – au trauma le plus franc.

... et le rate...

Dans cette optique, la rencontre est avant tout rencontre du réel. À la manière d'une boussole, la rencontre signe la présence d'un réel et nous y oriente. Drôle de boussole tout de même, car, de nous y orienter, elle ne peut – et Lacan y insiste – que le rater, « la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée ⁴ ».

Si, en 1964, cette question du ratage n'est pas encore corrélée au non-rapport sexuel, je note tout de même que Lacan situe les incidences

traumatiques de cette rencontre dans le champ sexuel. « Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant – voilà un accroc de taille – et il a une fonction organisatrice pour le développement. L'angoisse de castration est comme un fil qui perfore toutes les étapes du développement [...] Elle cristallise chacun de ces moments dans une dialectique qui a pour centre une mauvaise rencontre [...] La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel ⁵. » Avec ce syntagme de « mauvaise rencontre », Lacan désigne l'incidence réelle de la castration sur le symbolique qui fait de ce dernier une structure trouée. Le ratage, quant à lui, participe de la structure, au-delà de toute disparité subjective.

... pour mieux le recouvrir

À cette rencontre du réel qui ne peut que rater, s'ajoute au niveau de la structure l'effet de recouvrement opéré par le fantasme en réponse à ce réel entr'aperçu. À l'instar du transfert « par où l'inconscient se referme ⁶ », le fantasme fait signe de la rencontre d'un réel tout en interdisant l'accès ⁷.

Paradoxe que Lacan ne manque pas de relever au moment où il situe la place de ce réel dans la structure qui « va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de répétition ⁸ ».

De ces quelques remarques, je retiens que ce qui se marque dans la rencontre, c'est d'abord un ratage. Mais parler de « marque » suppose que dans la rencontre quelque chose s'inscrive, voire s'écrive, ce qui me conduit au séminaire XX.

Logique de la rencontre

Cette articulation entre la rencontre et l'écrit, Lacan l'établit en 1973 avec le séminaire *Encore*. Il y situe la rencontre comme contingente, soit comme ce qui *cesse de ne pas s'écrire*. Le paradigme n'est plus celui du trauma mais celui des quatre catégories nodales de la logique classique. Une fois de plus, Lacan fait retour à Aristote, à partir des quatre catégories que sont le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. Avec elles, il tente de cerner cet autre effet du langage qui ne produit pas du signifiant, mais de la lettre, c'est-à-dire de l'écrit.

La contingence désigne ce qui *cesse de ne pas s'écrire*, tandis que le nécessaire réfère à *ce qui ne cesse pas de s'écrire*. De la même façon, le possible désigne *ce qui cesse de s'écrire*, alors que l'impossible réfère à *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*. Les propositions attribuées à chaque modalité sont donc composées de deux parties : une partie temporelle – ce qui cesse

ou ce qui ne cesse pas – et une partie portant sur ce qui s'écrit – ce qui s'écrit ou ce qui ne s'écrit pas. Du point de vue temporel, le nécessaire et l'impossible se caractérisent d'un « ne cesse pas », indiquant qu'avec eux aucun changement n'est produit. En revanche, la contingence et le possible se distinguent d'un « cesse » qui, lui, ouvre au changement, marque une rupture. Concernant la question de « ce qui s'écrit », le contingent et le nécessaire impliquent que quelque chose s'écrive, tandis qu'avec le possible et l'impossible « ce qui s'écrit » s'énonce en négatif à partir d'un « ne pas ».

Un effet d'écriture

La rencontre, Lacan la place sous le signe de la contingence, soit *ce qui cesse de ne pas s'écrire*. Littéralement, cela signifie que ce qui d'ordinaire ne s'écrit pas – le rapport sexuel qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* – vient à l'instant de la rencontre à s'écrire. En effet, si quelque chose *cesse de ne pas s'écrire*, c'est bien que deux temps logiques sont à distinguer : au premier temps quelque chose ne s'écrivait pas, tandis qu'au second temps ça s'écrit. Précisons néanmoins que ce qui s'écrit ne relève que de l'instant et ne continue pas pour autant à s'écrire.

Reste alors à savoir ce qui dans l'instant de la rencontre s'écrit. Un trait ? Une marque ? Une lettre ? Si, comme le dit Lacan, « le réel peut se supporter d'une écriture ⁹ », cela nous renverrait plutôt à la lettre, comme effet d'écriture. Je cite à nouveau Lacan : « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique ¹⁰. »

Abordant cette question de l'écrit, je souhaite ici m'arrêter un instant sur ce qui a tout l'air d'un paradoxe. En effet, comment parler d'écrit alors même que dans une analyse il n'y a toujours qu'un médium : la parole ? Si la parole et l'écrit relèvent de deux registres distincts, parler d'effet d'écriture nous conduit à envisager ce moment où de l'écrit passe dans la parole, où la parole dans ses effets équivaut à ceux de l'écrit.

De ces derniers développements, je retiens que ce qui se marque dans la rencontre tient à la fois du ratage et de l'effet d'écriture. Ce dernier, lorsqu'il se produit, modifie l'effet de sens habituellement dévolu à la parole, la parole peut avoir alors un effet de réel, qui fait que ça s'écrit plutôt que ça parle, qui fait qu'une lettre s'écrit, identique à elle-même, au-delà de tout renvoi signifiant.

Éthique de la rencontre

En guise de conclusion, je souhaitais aborder une autre dimension de la rencontre qui ne m'était pas apparue d'emblée mais à laquelle ce travail

m'aura finalement conduit, à savoir la dimension éthique de la rencontre. Cette dernière, Lacan l'établit à la toute fin du séminaire *Encore* lors de la leçon du 26 juin 1973 : « Il ne se peut pas que le sujet ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente avec l'autre ¹¹. » L'opacité contre-intuitive de cet énoncé – qui joue sur les négations et leurs répétitions – se lève un peu si on le rapproche d'un autre, placé juste avant : « [...] quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport cesse de ne pas s'écrire ? – illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage. Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour ¹². » J'en déduis pour ma part qu'il n'y a pas que le fantasme qui fasse écran au non-rapport sexuel, l'amour aussi, il peut être ce par quoi le sujet recule à en prendre acte et à s'en faire une conduite.

Concernant le fantasme, on s'en souvient, Lacan y reconnaît une tentative pour suppléer « à ce qui d'aucune façon ne peut se dire, à savoir le rapport sexuel ¹³. » Le sujet dans le fantasme n'atteint sa ou son partenaire qu'au prix d'une substitution. Le partenaire, qui se présente d'abord comme grand Autre pour le sujet, va être mis en place de causer son désir, autrement dit, en place d'objet petit *a*. Le fantasme procède donc d'un jeu d'écriture où petit *a* se substitue à *A*, moyennant quoi le partenaire se fait un peu moins Autre pour le sujet. À travers cette substitution, quelque chose de l'altérité en jeu dans la rencontre se trouve alors rabattu, minoré. Dans ces conditions, bien que le fantasme n'entraîne pas le sujet vers l'hétéros, le différent, il ménage cependant une place à l'autre et participe en cela d'une éthique de la rencontre. Il en va tout autrement du célibataire, qui, lui, fait le choix de ne pas se tourner vers l'autre, ou du moins de ne pas le constituer comme partenaire-symptôme. Pour autant, l'éthique du célibataire le met-elle à l'abri de toute rencontre ? L'incalculable du choix éthique pour chacun exclut-il, pour certains, la rencontre avec un analyste ? La clinique semble y objecter. L'amour de transfert installe l'analyste en position de partenaire symptomatique pour le sujet, célibataire ou pas. Il en fait ce partenaire d'un genre particulier qui, nous dit Lacan, « a chance de répondre ¹⁴ » – chance de répondre à cette lettre du symptôme, singulière pour chacun.

Alors, célibataire ou pas, rencontrer un analyste n'est-il pas pour chacun l'occasion de produire du nouveau dans l'éthique sexuée qui le détermine ?

Mots-clés : rencontre, non-rapport sexuel, écrit, lettre.

*  Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Points, Essais, 1973, p. 64.

2.  *Ibid.*, p. 65.

3.  *Ibid.*, p. 33.

4.  *Ibid.*, p. 65.

5.  *Ibid.*, p. 75.

6.  *Ibid.*, p. 146.

7.  Cf. J. Lacan, « La logique du fantasme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 326.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 70.

9.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 122.

11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 132.

12.  *Ibid.*

13.  *Ibid.*, p. 76.

14.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 558.

Martine Menès

Il n'y a de bonne rencontre que manquée *

Je commence par énoncer mon hypothèse clairement et intégralement : il n'y a de bonne rencontre que sur fond de rencontre manquée inaugurale, initiale, qui fait le sujet et le laisse divisé, manquant, solitaire pour toujours. Cela commence dès le premier cri, qui trouve interprétation : « tu veux... », « tu es... », réponse à ce qui n'était pas encore une demande, intrusion de signifiants qui entame l'être. Cet instant de chute d'un réel, perdu, insaisissable – Lacan appellera sa représentation objet a –, est déjà répétition tout en étant premier, répétition qui est rencontre de la rencontre manquée avec le trou du réel ¹.

L'argument du séminaire Champ lacanien évoque le choc des traumatismes dans la réalité et du trauma originaire, celui qui s'imaginarise dans la frustration, la privation, avant de se résoudre en castration. Trauma bénéfique qui laisse place à la possibilité du désir.

Lacan, me semble-t-il, a unifié les deux, traumatisme du hasard et trauma de structure, sous le terme de trou-matisme ². Le trou, c'est celui du réel qui nous tombe toujours dessus, et en arrière-plan c'est aussi celui dans le symbolique – l'impossible à dire, et même à écrire (ne dit-on pas qu'on a un trou devant la chute brutale de l'intention de dire, devant l'oubli des mots, devant la page blanche). Le sujet doit se faire au manque dans l'Autre, et au manque en lui, et logiquement, « $S(A)$ c'est [...] ce qui s'appelle la structure », dit Lacan plus tard dans le séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* ³. Disons plutôt que c'est la rencontre de ce manque dans l'Autre qui engage la structure.

Dans le séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, auquel je me réfère surtout pour tenter de cerner mon hypothèse, Lacan explicite : « La rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée, s'est d'abord présentée [...] sous [la] forme [...] du traumatisme ⁴. » Trou-matisme de rencontrer dans le même temps logique le trou dans l'Autre, le trou dans le langage, le trou du réel qui programme l'incomplétude dont le paradigme est : pas de rapport sexuel.

Pour tous, l'objet *a* devient le seul partenaire.

La formule même de « rencontre manquée » est une énonciation à l'équivoque réussie : rencontre il y a, mais avec le manque. Le sujet qui est à la bonne heure de ce rendez-vous est heureux. Il fait avec sa complétude perdue. À l'inverse du mythe platonicien de l'androgynie qui refuse de savoir le rapport sexuel impossible et la rencontre manquée. La coupure originelle fera que chaque moitié cherchera en vain son complément.

Or, si ce n'est pas lui, si ce n'est pas elle, ça laisse une chance à ce « rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe ⁵ ». Pour le dire plus clairement, faire avec la rencontre manquée, avec ce qui en est les conséquences, le non-rapport sexuel, et autres avènements de réel imprévisibles, laisse une chance à la paix. Freud le suggère dans « Au-delà du principe de plaisir ⁶ », ce qu'il appelle névrose traumatique est « favorisée », écrit-il, par un conflit psychique préalable. Le trauma est pour tous, traité de façon singulière, le traumatisme n'est pas pour tous. Je précise ma supposition : son effet sera tamponné par la façon dont le trauma structurel, la rencontre manquée avec le réel, sera métabolisé.

« La cause [...] de l'inconscient [...] », dit Lacan toujours dans *Les Quatre Concepts* un peu plus loin, « doit être foncièrement conçue comme une cause perdue. Et c'est la seule chance qu'on ait de la gagner ⁷ ».

Cause perdue, rencontre manquée, quand on ouvre la porte, derrière il y a *rien*, dit un analysant. Rien, une modalité a-substantielle de l'objet *a*, reste perdu qui permet de gagner ? De gagner à pouvoir désirer. Depuis, de se savoir seul dit Lacan, sans recours dit Freud, le sujet peut être heureux d'être, divisé, fissuré, « tant mieux, ça laisse passer la lumière », disait quelqu'une. Et cela permet une sorte de familiarité avec le réel.

A contrario, l'angoisse surgit quand le manque manque, lorsque la rencontre manquée d'origine est précisément manquée au sens de ratée. L'Autre garde sa fantasmatique complétude de toute présence, toute puissance. L'objet *a* reste dans la poche, sa trajectoire dans le circuit du désir reste entravée même s'il y a façons différentes de la faire malgré tout fonctionner au fond de ladite poche. Cela explique – peut-être – les multiples formes de psychoses, y compris celles qui n'en sont pas ou plus du fait d'être nouées par un sinthome. Car l'objet *a* de ce fait s'y trouve contenu à sa place centrale.

Reste cependant le risque de mauvaise rencontre faute de rencontre manquée. Par exemple, pour un homme, comme il en a été question dans les récentes Journées de l'École sur « Faire des enfants, ou pas ⁸ », la mauvaise

rencontre est celle avec un signifiant forclos pour lui, le signifiant père, qui fait voler en éclats la structure.

Je vais illustrer par un rêve en deux temps les deux termes qu'Aristote utilise pour désigner le hasard de la rencontre et que Lacan lui emprunte en les réinterprétant.

L'automaton, soit la passivité d'un phénomène qui se répète comme par hasard, et ne cesse pas du fait de l'inertie des signifiants. Ici, le rêve commence. Lors d'une intervention, l'orateur se rend compte que les feuilles qu'il a devant lui sont incomplètes, ou blanches, puis il n'arrive pas à les retrouver dans le bureau où il retourne les chercher en laissant l'assistance suspendue. Répétition insistante de l'insupportable d'être sans recours.

La *tuché*, l'événement contingent où l'on retrouve l'idée de la bonne heure ⁹ malgré l'inconfort du hasard qui s'y attache. Le joueur ne sait pas de quel côté la pièce qu'il lance va tomber. Et il peut se tromper dans l'interprétation qu'il va faire du résultat, confondre pile et face par exemple. La *tuché* offre une chance, mais il faut que le sujet en fasse bon usage. Suite donc du rêve : l'orateur revient confus et tremblotant, mais l'assistance, tolérante, voire légèrement indifférente bien qu'un tantinet déconfitée, s'est dispersée dans le tableau champêtre du lieu de conférence, et elle y accueille avec bienveillance l'orateur incomplet. Dans le contingent réside « notre chance », écrit Lacan dans une intervention à l'EFP ¹⁰.

À ces deux événements du réel, il faut ajouter le *kairos*, l'acte qui est décidé, accompli au bon moment, instant unique qu'il vaut mieux ne pas manquer pour ne pas disparaître, y compris comme vivant. Le sujet se place dans une position telle qu'il prend les choses « par le bon bout », dit Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* ¹¹. Mais qu'est-ce qui donne sa puissance au *kairos* ? C'est que le mot désigne également le point de vulnérabilité dans la cuirasse, soit la fissure d'origine. On est loin de la moderne « résilience », terme emprunté à la physique pour désigner la résistance au choc, que l'expression « être blindé » illustre de par sa froideur.

Je vais évoquer ici pour sa capacité de vie Aharon Appelfeld, petit garçon choyé de la bourgeoisie intellectuelle et laïque de la diaspora d'Europe centrale, que la fureur nazie a précipité seul dans les forêts d'Ukraine entre neuf et treize ans. Il témoigne dans presque la moitié de son œuvre romanesque (plus de quarante livres) de sa traversée des mauvaises rencontres, celles de la réalité. Il faut lire particulièrement son livre *Le garçon qui voulait dormir* ¹² pour saisir comment il se reconstruit avec une nouvelle identité tout en s'appuyant sur son vécu antérieur, dont il ne lui reste que quelques rêves, ayant, puis-je dire « décidé » ?, d'oublier.

J'ai été frappée par les titres de deux récits sur l'extermination des juifs d'Europe qui font état de lumière là où je m'attendais à l'obscurité. C'est pour Appelfeld *Des jours d'une stupéfiante clarté*¹³, et pour Jonathan Safran Foer *Tout est illuminé*¹⁴. Jonathan Safran pourrait être le petit-fils d'Appelfeld. Il vient des États-Unis, où sa famille s'est réfugiée, pour chercher en Ukraine les traces de la vie de son grand-père. Il ne retrouve que les ruines rasées et des photos et objets enterrés à la hâte là où il y avait un village.

J'ai lu dans *Histoire d'une vie*¹⁵ d'Appelfeld une piste de réponse. « Ceux qui [ne] s'accrochaient [pas] à leurs souvenirs et qui [ne] restaient [pas] plongés dans le passé malade », écrit-il, « [ceux-là,] la grande catastrophe, de celles qui étouffent en général la candeur et la droiture, ne les avait pas entamés. Plus encore, elle avait ajouté de la lumière à la lumière qu'ils avaient en eux. » Et dans *Mon père et ma mère*, un de ses derniers livres, il écrit : « Certains mots déposent en vous de la lumière, vous aidant à forger une image ou une comparaison adéquate, d'autres ne sont étrangement que des tas inertes. Si vous êtes chanceux, les mots de lumière pavent votre route¹⁶ [...]. »

La lumière, c'est peut-être celle qui éclaire le sujet qui se « sait seul », comme l'écrit Lacan dans « ... ou pire¹⁷ » certes à propos du signifiant Un et pas du sujet, bien que...

En somme, entre le ratage structurel de la rencontre et les rencontres traumatiques événementielles, Appelfeld consent à sa condition non d'écrivain de la Shoah, titre qu'il a toujours refusé, mais d'écrivain de fictions de lumière. Il a évoqué parfois le fait qu'il a transformé son enfance meurtrie en fiction, incapable de reconstituer logiquement les épisodes de son errance, réduit, dit-il, à la survie comme un animal le serait¹⁸. Et dans le livre *Le garçon qui voulait dormir*, qui fait suite logique à *Histoire d'une vie*, il retrouve l'enfance qu'il n'a pas oubliée, celle d'avant les violences, et s'il rêve, ce ne sont jamais les cauchemars répétitifs des dits traumatisés, mais les rêves de retrouvailles et de reconstruction d'un petit sujet.

J'ose une hypothèse annexe à celle de départ : si certains peuvent « prendre les choses », même les pires, par le bon bout, cela a à voir avec l'acceptation de se savoir seul, cicatrice endormie de l'initiale rencontre manquée, qui ne guérit pas de l'impossible mais permet, pour un et un et un, que ça cesse de ne pas s'écrire.

Je conclus avec Lacan : de se savoir seul l'être parlant « saura se faire une conduite » et « cette solitude [...] non seulement elle peut s'écrire mais elle est même ce qui s'écrit par excellence car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace¹⁹ ».

Mots-clés : trou-matisme, réel, chance, solitude.

-
- *  Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.
1.  Cf. C. Soler, « Le temps qu'il a fallu », *Les Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 11, *La Répétition à l'épreuve du transfert*, 2009-2010.
 2.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.
 3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 291.
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 54.
 5.  *Ibid.*, p. 53.
 6.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 83.
 7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 117.
 8.  Journées nationales, « Faire des enfants, ou pas », 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.
 9.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 526.
 10.  J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan au Congrès de l'EFF », séance du 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 80. Je dois cette référence à Nadine Galabrun (*Mensuel*, n° 98, Paris, EPFL, juin 2015, p. 14).
 11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 339.
 12.  A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, Paris, Points, 2012.
 13.  A. Appelfeld, *Des jours d'une stupéfiante clarté*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2018.
 14.  J. Safran Foer, *Tout est illuminé*, Paris, Points, 2013.
 15.  A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 163-164.
 16.  A. Appelfeld, *Mon père et ma mère*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2020, p. 10.
 17.  J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 550.
 18.  Colette Soler dans son cours du 20 janvier 2021 m'a rendu la formule et la posture d'Appelfeld plus compréhensibles : il a survécu non à titre de sujet parlant mais dans l'instinct de conservation comme les animaux qui l'ont réchauffé : chiens, chevaux... Cela expliquerait aussi son oubli décidé de cette période et sa re-naissance : nouveau prénom, nouvelle langue, nouvelle nationalité.
 19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 109.

Dominique Touchon Fingermann

La malencontre et l'amour *

Ce qui tombe dessus le sujet, c'est ce qu'il n'attendait pas, ne calculait pas, ne prévoyait pas du tout, n'en cogitait rien, ne choisissait guère : le ciel, un pot de fleurs, une peau de banane, une peau de vache, une bombe, la guerre, un naufrage, une maladie, la covid, etc., etc., des mal-heurs, il y en a de toutes sortes. Très souvent en effet ça tombe mal, mais il arrive aussi que ça tombe bien, alors cela s'appelle le p'tit bon-heur la chance, ou l'amour à l'occasion.

Dans notre référence à l'enseignement de Lacan, « ce qui nous tombe dessus » évoque immédiatement l'éventail étendu des concepts fondamentaux de notre expérience de la psychanalyse : le trauma évidemment, la fortune : tuché, disait Aristote, la rencontre, traduit Lacan, la chance, les événements de réel, la contingence, le passage de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire à ce qui cesse de ne pas s'écrire, et encore... la répétition, et aussi l'amour, à l'occasion.

Dans tous les cas, « ce qui nous tombe dessus » implique immédiatement tout à la fois la détresse subjective, *Hilflosigkeit*, disait Freud (l'Un tout seul, disait Lacan, plus logique) et la réponse du sujet.

« Ce qui nous tombe dessus » renvoie à l'urgence de la vie et à la hâte de l'acte qui en répond.

À l'origine, il y a le trauma, rencontre manquée, trou de l'effet du langage dans le réel, « trauma bénéfique ¹ » écrit Martine Menès, car providentiel pour la réponse du sujet, qui inaugure ainsi l'érection de sa subjectivité divisée. Lacan, dans le séminaire *L'Acte psychanalytique* ², évoque ce passage à l'acte inaugural du sujet, soit son passage au dire : l'Un tout seul interpelle l'Autre, celui qui par définition ne répond pas. Le principe de répétition de la demande se déclenche et s'enclenche ici.

Dans le séminaire XI, Lacan note comment « l'homéostasie subjectivante ³ » du principe de plaisir qui fait suite au trauma de la structure ne rend pas raison du réel, ne donne pas satisfaction à l'« au-delà du principe

de plaisir ». Cela implique donc la répétition toujours nouvelle de ses émergences : les rencontres, mauvaises et bonnes. Il peut arriver que les mauvaises soient bien bonnes tout compte fait, ou constituent des opportunités pour y saisir ce qui aurait été introuvable sans la réalité soudain déchirée par le réel.

Cela m'évoque une jeune femme issue d'une famille fortunée de renom, kidnappée (l'histoire se passe au Brésil évidemment), qui a soudain su escalader et grimper sur le toit d'une maison de favela en démultipliant ses forces physiques et réussissant ainsi à s'échapper.

Cette histoire me rappelle plusieurs passages du livre d'Imre Kertész *Être sans destin* ⁴, quand dans le ciel plombé d'Auschwitz un rai de soleil lui fait nommer quelque chose comme le bonheur. Malgré l'anéantissement de ce qui était son corps d'adolescent, alors que sa subjectivité est réduite à l'esclavage et à la survie de chaque instant, voilà que ce qui le porte et transporte hors de lui, ce sont des fulgurances de beauté et des plages secrètes de sérénité comme la paix du soir : échappées belles de l'ex-sistence.

La destitution subjective qui laisse sans recours le sujet à l'instant du trauma, peut lui faire saisir des capacités inouïes, car inutilisables/inutilisables du côté de sa planque fantasmatique.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que l'on peut atteindre de mieux au terme d'une analyse ?

Il arrive également de constater ce phénomène – où l'incroyable devient vrai – dans les faits divers et la vie quotidienne de chacun. Cela nous surprend aussi quelques fois au cours de certaines analyses, quand il arrive qu'un événement de réel ravageant pour le sujet puisse produire des effets de séparation d'avec la névrose, au lieu d'un recul dans la « réaction thérapeutique négative » bien connue des analystes, depuis sa localisation par Freud.

Mais, dès lors, comment conjuguer – si l'on peut dire – la malencontre et l'amour, la mauvaise et la bonne rencontre (les deux côtés opposés du « tychique ⁵ » : *dustuchia* et *eutuchia*) ?

Le trauma laisse une marque indélébile de silence. Quelque chose du parlêtre y demeure à jamais en exil. C'est ce point d'ex-sistence malencontreux que répètent les traumatismes de la vie en prenant le sujet au dépourvu. Mais c'est aussi depuis ce point d'ex-sistence que peut rebondir le p'tit bon-heur la chance par les voies de l'exil amoureux ou par la voix qui, soudain, fait résonner le dire, autrement.

Le film *La Vida secreta de las palabras* d'Isabel Coixet ⁶ et le livre *Le Lambeau* de Philippe Lançon ⁷ me permettront d'en dire un peu plus.

Lançon au cours de ces 510 pages nous fait minutieusement partager la longue construction, non seulement de sa face déchiquetée par l'attentat de Charlie Hebdo, mais aussi de l'ébauche de cette personne encore inconnue de lui-même qui allait dorénavant faire sa vie et porter son nom. À chaque page il s'accroche et s'applique à bien dire ce temps de l'instant présent, comme si le passé de ce qu'il a été et le futur conditionnel de ce qu'il pourrait être n'avaient plus aucune valeur pour cet homme éclaboussé par la mort qui l'envahit corps et âme : destitution du sujet, disions-nous. La temporalité du désir orientée par le fantasme rendue invalide, il ne lui reste plus qu'à dire. Le corps défiguré et morcelé par l'attentat et les innombrables chirurgies de reconstruction, la parole bâillonnée du fait de sa bouche arrachée et des invraisemblables pansements, la douleur qui trop souvent lui tient lieu de sensation unique de l'existence, voici qu'il s'avance vers son lecteur pour dire. Dire que c'est un trou qui organise dorénavant son existence, non seulement à cause de la souffrance permanente et des soins incessants qui le déterminent, mais aussi parce que c'est ce trou qui va dès lors produire et tisser ses liens, et même ses amours. Des amours intenses, diverses et évanescences comme un souffle, que Lançon nomme tour à tour Chloé, Hossein, Alessandra... amours trouvées et perdues souvent aux détours des couloirs, des chambres, des brancards. Duras disait : « celui qui entend mon cri, je l'aime ⁸ » ; avec Lançon on pourrait dire « celui qui sait mon trou, je l'aime ».

Peut-on dire que l'amour – avant qu'il ne s'éreinte aux rives de la nécessité « ne cesse pas... ne cesse pas ... » – surgit de la contingence de la rencontre entre une *extimité* et une autre, un exil et un autre exil (un trou et un autre trou), comme si l'altérité de l'autre (plus que son reflet de capture imaginaire) permettait au sujet cette déportation de son exil qui conditionne le transport amoureux ?

Lacan dirait-il, tout simplement n'est-ce pas, que l'amour se trouve, répond en suppléance au « il n'y a pas de rapport sexuel ⁹ », comme « rencontre chez le partenaire de tout ce qui marque la trace de son exil du rapport sexuel ¹⁰ » ?

Je souhaitais vous parler aussi de ce film d'Isabel Coixet, qui m'est tombé dessus (*Einfall*, disait Freud, pour parler de l'association libre) à la première lecture de l'argument du séminaire Champ lacanien : *La Vida secreta de las palabras*, qui, en fait, raconte la même histoire. Deux solitudes, deux ravagés par un silence intérieur absolument incommunicable,

deux êtres massacrés par un mal-heur, deux écorchés par une mauvaise rencontre inavouable où leur jouissance est concernée, finissent par trouver à qui parler depuis ce trou du trauma.

Ouvrons ici une parenthèse, pour rappeler que quand Aristote, dans le deuxième chapitre de *La Physique*¹¹, consent à rendre raison d'une cause qui échapperait à la raison, et aux quatre causes tellement bien ficelées, il nomme *tyché* la cause procédant d'un accident qui produit un fait qui aurait pu être causé par un choix. Cela nous indique comment la valeur traumatique de ce qui nous tombe dessus est donnée quand la mauvaise rencontre tychique répercute quelque chose de la marque singulière de jouissance de celui sur qui « ça » tombe dessus.

L'histoire du film *La Vida secreta de las palabras* se passe sur une plateforme pétrolière, après un accident d'où l'acteur Tim Robbins est sorti gravement brûlé après avoir tenté de sauver l'ami qui s'était jeté dans les flammes causées par une explosion. Une jeune femme, Sarah Polley, muette et dévitalisée, quasi robotisée dans ses faits et gestes, est recrutée pour prendre soin de ce grand blessé qui ne peut être déplacé de la plateforme. La rencontre improbable de ces deux naufrages au bord de cet étrange vaisseau fantôme perdu au milieu de l'océan hostile, se produit cependant, cinéma oblige. Son événement survient non sans une re-connaissance muette de l'abîme creusé par ce qui leur était tombé dessus et avait suspendu chacun d'eux dans ce temps de destitution subjective.

« L'amour – dit Lacan – c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable... C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts. Quand ça se produit, ça fait quelque chose de... de tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo¹². »

Mais pourquoi donc tout cela nous intéresse-t-il encore, au regard de l'orientation de notre pratique de la psychanalyse, au point de répéter ces belles phrases de Lacan cinquante ans après leur jaculation ?

Ce ne sont certes pas les sornettes, les balivernes, ou la débilite de l'amour qui nous retiennent, mais peut-être sa « perversion », ou sa « folie », comme dit aussi Lacan dans ce Séminaire XXI.

Dès le début de l'année précédente, *Encore* nous avertissait en proclamant : « Et il nous faudra bien, cette année, articuler ce qui est là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique – l'amour¹³. »

Au début d'une cure psychanalytique, il y a le transfert, et ce n'est pas une baliverne, ni non plus une sinécure. Dès le début, le dire de la demande, son urgence, causera une analyse si, par chance, il rencontre le dire de l'interprétation, lieu de l'acte toujours en hâte. Deux dire distincts qui ne se recouvrent pas, au risque de faire un sale méli-mélo. L'un comme l'autre toutefois procèdent de la rencontre – toujours manquée – avec le réel. Je choisis ici de les distinguer cependant, en précisant que le dire de la demande surgit quand une rencontre (bonne ou mauvaise d'ailleurs) bouscule et fait basculer le confort du fantasme et fait événement de réel, et que le dire de l'interprétation dépend pour se produire et bien tomber, de l'avènement de réel auquel peut conduire le trauma bénéfique d'une analyse.

Mots-clés : trauma, destitution subjective, rencontre, amour, contingence.

* ↑ Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.

1. ↑ M. Menès, *La « Névrose infantile », un trauma bénéfique*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.

2. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, leçon du 12 février 1964.

4. ↑ I. Kertész, *Être sans destin*, Paris, Actes Sud, 1998.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 19 février 1964.

6. ↑ I. Coixet, *La Vida secreta de las palabras*, film, 2005.

7. ↑ P. Lançon, *Le Lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

8. ↑ M. Duras, *Les Mains négatives*, court-métrage, 1979.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 44.

10. ↑ *Ibid.*, p. 132.

11. ↑ Aristote, *La Physique*, traduction par Pierre Pellegrin, Paris, GF, 1999, chapitre II.

12. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 8 janvier 1974.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 40.

ET ENTRE-TEMPS...

Sidi Askofaré

Figures de l'urgence : entre clinique et politique *

Pour commencer, je dirai que lorsque Philippe Madet m'a transmis l'invitation du conseil d'administration à intervenir dans le cadre de ce séminaire – ce dont je remercie mes collègues du CA –, cette invitation était assortie d'un souhait, celui que mon intervention portât sur quelque chose comme « l'urgence pour la politique de la psychanalyse ».

J'en ai compris, peut-être à tort, une volonté d'élargir le champ de notre séminaire, une incitation à sortir de ce que Lacan a pu appeler jadis « la carte forcée de la clinique », et qui, nous le savons, peut être dévastatrice dans la transmission de la psychanalyse.

Toujours est-il que c'est au croisement de cette amicale suggestion et du thème de cette journée « L'urgence à l'entrée » que j'en suis venu à proposer, dans l'urgence – urgence organisationnelle, cette fois –, le titre de mon exposé de cet après-midi : « Figures de l'urgence : entre clinique et politique ».

1. Je prendrai mon départ dans quelque chose qui a été sans doute dit et répété dans chacun de nos collèges, à savoir que notre thème de l'année, « Cas d'urgence », est soutenu par une thèse fondamentale qui se déduit de Lacan, et qui pourrait se résumer en ces termes : au fond, tout analysant est en réalité un « cas d'urgence ». Ce qui constitue une position à la fois éthique et politique et, pour ainsi dire, l'indication d'une séparation de la psychanalyse du discours médical, au sens strict.

J'ajouterais que cette thèse est loin d'être triviale et que, derrière son apparente simplicité, elle est même tout à fait subversive. Toute la question qui reste, c'est de lui donner ses fondements de raison et d'en montrer l'intérêt pour les praticiens de la psychanalyse, voire au-delà.

Avec le syntagme « cas d'urgence », Lacan ne fait rien de moins que réintroduire la question du temps en psychanalyse. En psychanalyse, ai-je dit, et non dans l'inconscient. Sur ce point, il s'accorde fort bien avec la thèse de Freud.

Si Lacan remobilise cette question, c'est bien parce qu'elle ne se réduit, pour la pratique de la psychanalyse, à ce que nous enseigne le déchiffrement des formations de l'inconscient : l'indestructibilité du désir inconscient. Ce que sténographie la formule : « l'inconscient ne connaît pas le temps ». J'aimerais rappeler ici que Lacan, reprenant à nouveaux frais ce motif de l'inconscient et du temps, en 1964, va le situer très différemment de Freud, en posant notamment la nécessité de rapporter ce qui se joue, dans une psychanalyse, à un temps logique plus qu'à un temps social ou chronologique.

Plus généralement, on peut dire que, du « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée ¹ » (1945) à *La Topologie et le temps* ² (1979), Lacan s'est attaché à construire un concept du temps compatible et pouvant s'articuler avec la structure de langage de l'inconscient d'abord, et avec la structure nodale du parlêtre ensuite.

Pour faire un pas de plus par rapport à mon introduction du thème à l'Antenne de Toulouse, et même par rapport à ce que j'ai pu développer pour les Romains ³ depuis Toulouse, malheureusement ! – « Ce qui échappe à l'urgence... » –, je dirais que la problématique de l'urgence, en tant que condensation de la dimension du temps dans la psychanalyse, est à étendre à la structure du parlêtre comme au discours psychanalytique.

La question se pose de savoir cependant si ce que Lacan appelait, en 1976, les « cas d'urgence » peut trouver à se placer dans cette problématique. Il faut dire que les métonymies de la signification, en particulier entre urgence, hâte et précipitation, conduisent sans doute à rapprocher les cas d'urgence de la problématique du temps logique. Jean-Jacques Gorog résumait bien cette perspective quand il écrivait à la fin du texte de sa contribution au séminaire de l'EPFCL de 2006 que « l'urgence doit être entendue au sens d'une précipitation fondée sur le temps logique et la fonction de la hâte au moment de conclure ⁴ ».

Pourtant, j'ai l'idée que ce n'est pas parce que l'expression de « cas d'urgence » apparaît dans un texte de Lacan ayant pour motif central la passe qu'elle ne concerne que la fin ou la conclusion de l'analyse. Si elle n'était rapportée qu'à la fin, il serait difficile, en effet, de concevoir cette urgence autrement que comme une précipitation, un forçage qui, sans tomber dans la « faute » freudienne de la fixation anticipée d'un terme, court-circuite malgré tout le temps qu'il faut au sujet « de se faire à être ».

Mon idée serait donc plutôt que, par cet usage paradoxal de la notion d'urgence, Lacan, longtemps critiqué, voire diffamé à propos de son manie-
ment du temps dans l'expérience – les fameuses « séances courtes » ou « à

durée indéterminée » –, Lacan, donc, reprend l'initiative pour marquer que dans le débat, non pas seulement technique mais aussi éthique, qui l'oppose à l'IPA, le problème du temps et de son maniement ne saurait se limiter à la question de la durée des séances. On lui reproche ses séances à durée indéterminée, eh bien parlons des listes d'attente des ânes à liste !

Aussi y a-t-il deux conceptions de l'urgence qui s'opposent.

L'IPA pour ainsi dire est restée enfermée dans une conception médicale de l'urgence, toujours dépendante, peu ou prou, d'une conception magistrale de la vie comme valeur transcendante. Conception qui a ses limites mais qui n'est pas sans grandeur, même si elle peut sombrer parfois dans « l'idolâtrie de la vie », pour reprendre la belle expression d'Olivier Rey. La crise sanitaire que nous traversons actuellement n'est pas sans nous le rappeler quotidiennement. Je dirais néanmoins que, pour l'IPA, est urgent un cas qui, comme dirait M. de La Palice, ne peut pas attendre, le paradigme étant le sujet en crise ou au bord du passage à l'acte suicidaire. L'ennuyeux, c'est qu'on sait que c'est pour aussitôt déconseiller aux analystes de prendre de tels sujets en analyse, leur état étant, paraît-il, incompatible avec les exigences du travail analytique. Ce que Ralph R. Greenson condensait brutalement en cette phrase : « Il n'est pas possible de travailler analytiquement sur un champ de bataille ⁵. »

A contrario, il me semble que Lacan subvertit totalement cette notion, somme toute traditionnelle, de l'urgence. Non seulement il la dégage de ses adhérences médico-sociales, mais il va jusqu'à faire de l'expression « cas d'urgence » une nouvelle dénomination, un autre nom pour l'analysant. Et ce pour de fortes et solides raisons. La première raison est que si à l'horizon de toute analyse il est attendu de donner au sujet qui se soumet à l'expérience cette « satisfaction qui marque la fin » de sa course derrière le « mirage de la vérité », tout analysant est un cas d'urgence, d'être porteur de la demande de cette satisfaction.

Ainsi Lacan ramène-t-il la question de l'urgence, en 1976, au sujet, et par là même, à la demande, qu'il appelle joliment dans la « Préface... » : « la requête d'une urgence ⁶ ».

C'est bien parce qu'il s'agit de demande (requête d'une urgence), d'une demande postérieure à l'offre analytique, que Lacan introduit la question de sa satisfaction. Pourquoi ? Tout simplement, « parce qu'il n'y a pas de chance que le désir soit satisfait. On ne peut satisfaire que la demande ⁷ ».

2. Seulement, à s'en tenir là, on voit bien que l'urgence est réduite à une sorte de notion ou catégorie locale et localisée de l'expérience, censée ne concerner que la conclusion ou fin de l'analyse. Cette perspective satisfait sans doute à ce que, reprenant les mots de Philippe Madet, j'avais appelé « l'urgence pour la politique de la psychanalyse ». En effet, tout le monde le sait aujourd'hui, quand Lacan parle de politique de la psychanalyse, c'est toujours en rapport avec la fin de l'analyse et les finalités de la psychanalyse. C'est même le principe qui fonde son opposition, devenue classique, de la tactique, de la stratégie et de la politique.

Cette transition, douce, j'espère, me conduit à ce qui est au fond la thèse que je souhaitais vous soumettre et discuter avec vous.

L'importance du « temps logique » – qui nous conduit irrésistiblement vers le « moment de conclure » l'analyse – ne devrait pas nous faire perdre de vue que l'urgence, en vérité, concerne le discours psychanalytique comme tel et nous gagnerions à la conjuguer avec ce que Lacan a appelé « la direction de la cure ». Ne serait-ce que parce qu'une psychanalyse n'a de fin que pour autant que c'est une expérience qui a un commencement, un début. Dans le recueil d'articles portant sur la technique psychanalytique, Freud en avait d'ailleurs consacré un, qui mérite le détour, à ce qu'il a appelé sobrement « Le début du traitement ».

Si l'urgence est l'affaire de la psychanalyse, et pas seulement de sa conclusion, on peut désormais envisager non seulement ce que j'ai appelé un peu rapidement les « figures de l'urgence » – que je préfère nommer les supports de l'urgence – mais aussi et surtout ce qui, dans la psychanalyse, y échappe.

Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ⁸ », où, peut-être plus que dans tout autre, Lacan tente de penser la pratique psychanalytique, il me semble que ses développements peuvent se ramener à deux grandes propositions ou thèses :

1) Une cure se dirige. Autrement dit, elle doit être orientée – d'un début ou commencement vers une conclusion, une fin – et cette responsabilité revient à l'analyste ;

2) Cette orientation de la cure peut se ramener très simplement à l'articulation de trois temps – qui ne manquent pas d'évoquer le fameux temps logique de Lacan : instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure –, soit :

- la rectification subjective ;
- le développement du transfert ;
- l'interprétation.

Avec ces trois scansions, nous tenons, au fond, tout le mouvement d'une analyse, en tant que celle-ci va de l'accueil du symptôme et de l'introduction du sujet dans le discours analytique au développement du transfert puis à l'interprétation. Soit, d'une certaine façon, et pour en rester aux catégories avec lesquelles Lacan pensait alors l'expérience, l'articulation de la série : symptôme, demande, transfert, désir-interprétation (= son interprétation).

C'est à resituer le symptôme, d'une part, et la demande, d'autre part, dans le mouvement qui va de la rectification subjective jusqu'à l'interprétation, que nous avons chance de désenclaver la notion d'urgence pour lui donner toute sa place dans la structure et dans l'expérience psychanalytique.

Dans la structure – et j'entends ce terme au sens que Lacan lui donne dans « L'étourdit » : « La structure, c'est l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit ⁹ » –, parce que l'urgence n'est une question pour le parlêtre et ne le concerne que parce qu'elle est non seulement liée mais dépendante du nouage du *temps du langage*, du *temps du corps* et du *temps de l'acte*. J'appelle *temps du langage*, ce temps possiblement infini d'articulation des signifiants, de production des dits et de prolifération du sens. Le *temps du corps* du parlêtre est tout autre en tant que, d'être soumis au sexe et à la mort, il l'inscrit d'emblée dans la limitation et la finitude. Au fond, je dirais que c'est l'immixtion de l'un dans l'autre, et qui condamne le sujet au « trop tôt » ou au « trop tard », qui conduit le sujet à l'urgence de l'acte ou, malheureusement plus souvent, du passage à l'acte.

Je reviens à ce qui constitue le cœur de ma contribution, en disant que ce sont les deux phénomènes et concepts mentionnés plus haut, le symptôme et la demande, qui supportent ce qui relève de l'urgence en psychanalyse. En tout cas, à l'entrée.

Tout le monde se souvient sans doute de la réponse très simple et très claire que Lacan a donnée à la question qui lui avait été posée par un de ses auditeurs à l'université de Yale le 24 novembre 1975. Je rappelle la question : « Le choix de ses patients et l'articulation avec la théorie ? »

Question à quoi il répond, donc :

« Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande. Cette demande : qu'est ce dont ils veulent être débarrassés ? [...] Un symptôme. Un symptôme, c'est curable ¹⁰. »

Ce petit passage justifie à lui tout seul que nous ayons consacré cette journée à l'examen de l'urgence à l'entrée. À ceci près, me direz-vous, qu'à

aucun moment il n'est question d'urgence dans la réponse de Lacan. Aussi vais-je ajouter mon grain de sel !

S'il y a de l'urgence, je veux dire de l'urgence en psychanalyse et pour la psychanalyse, c'est parce qu'il y a le symptôme. Et j'ajouterais, non seulement le symptôme, mais l'insupportable du symptôme. Ce signifiant, *insupportable*, est un des noms du réel, comme vous le savez. C'est même, dirais-je, la guise proprement clinique du réel. C'est en tout cas ainsi que je lis et entends la définition que Lacan proposait de la clinique psychanalytique à l'« Ouverture de la Section clinique » en 1977, comme : « le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter ¹¹ ».

En effet, il n'y a pas que l'impossible ou l'impasse de la formalisation, qui ne sont, au fond, que les guises logiques du réel.

Côté sujet, c'est donc l'insupportable du symptôme qui fait motif et preuve de l'urgence subjective que portent la demande et l'appel à l'analyste.

Mais on sait que l'urgence subjective qui émerge du côté du futur analysant, du côté de *l'Un qui souffre* ¹² selon la formule de « Télévision », appelle l'urgence de l'accueil de cette demande et de cet appel. À ceci près que cette urgence de l'accueil ne se confond guère avec l'urgence du commencement de l'analyse, qui obéit, elle, à la logique du discours analytique et de l'acte analytique et à nulle autre.

Bref, cette urgence ne se confond pas et n'est pas à confondre avec la hâte du patient de s'allonger – court-circuitant ainsi l'exploration par l'analyste et l'identification de points de refoulement – ou la précipitation éventuelle de l'analyste – sur le fond là aussi d'une confusion possible, celle de l'identification du passage au divan et de l'entrée dans le discours analytique.

Je vais conclure très simplement par cette question que je me pose et que je vous adresse : n'est-ce pas, entre autres, pour parer à ce double écueil possible que Lacan a sinon inventé, en tout cas formalisé, les entretiens préliminaires ?

Mots-clés : urgence, clinique, politique, direction de la cure, entretiens préliminaires.

*  Intervention dans le cadre du séminaire des enseignants du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest (ccfso), 30 janvier 2021, par visioconférence.

1.  J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
2.  J. Lacan, *La Topologie et le temps*, (1978-1979), séminaire inédit.
3.  Exposé au Collège clinique de Rome le 16 janvier 2021, sous le titre : « Ce qui échappe à l'urgence », par visioconférence.
4.  J.-J. Gorog, « La fin est-elle nécessairement une satisfaction mensongère ? », *Mensuel*, n° 17, Paris, EPFCL, juin 2006, p. 18.
5.  R. R. Greenson, *Technique et pratique de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1977, p. 73.
6.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.
7.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967.
8.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*
9.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 483.
10.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 32.
11.  J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.
12.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 512.

**JOURNÉES NATIONALES
EPFCL-FRANCE
5 ET 6 DÉCEMBRE 2020**

Faire des enfants, ou pas

Anita Izcovich

Introduction *

C'est avec un grand plaisir que j'ouvre ces Journées. Malheureusement, nous ne sommes pas en présentiel mais en visioconférence, mais la consolation est que l'enthousiasme est là, vous êtes nombreux, et nous avons avec nous nos amis de l'étranger, nombreux aussi.

Nous allons donc, durant ces deux jours, développer le thème *Faire des enfants, ou pas* dans le champ de la psychanalyse, mais en le situant dans le champ social et dans notre actualité, qui concerne, par exemple, l'ouverture de la procréation médicalement assistée (PMA) aux femmes seules et aux couples de femmes.

Évidemment, ce thème touche à la médecine. C'est ce qui donne lieu, d'une part, à une mise en garde sur la notion d'humain comme fabriqué, augmenté, transhumanisé, et d'autre part, à la défense d'une progression de la recherche et d'une pratique de la médecine qui puissent enfin s'exercer en France au lieu de s'exercer uniquement à l'étranger. On précisera qu'il ne faut pas confondre le discours des médecins avec le discours de la science, car, si les médecins répondent au manque de la nature par leur science, ils sont bien souvent à l'écoute du désir du patient au cas par cas, en respectant ses choix et en l'orientant, quand il le faut, vers le psychanalyste.

Tout autre est le discours de la science et du capitalisme tel qu'il est véhiculé dans une société, qui se situe du côté de faire de la vérité un jeu de valeurs. C'est pour cela qu'il peut très bien se reporter sur le versant de la commercialisation des organes, de la valeur marchande du corps de la femme comme donneuse et gestatrice. Beaucoup d'auteurs, depuis un grand nombre d'années, ont écrit là-dessus, et c'est ainsi qu'une civilisation a aussi la fonction de produire un discours éthique pour défendre la dignité de la personne.

On peut dire que le discours de la science barre l'accès à l'inconscient du sujet, qui n'a plus rien à subjectiver puisque c'est le discours de la science qui s'occupe de sa destinée en réduisant la contingence, en s'en faisant le maître et en la dirigeant. On pourra voir, lors de ces journées, les

impasses produites chez le sujet et comment le travail analytique lui permet d'articuler un savoir mythique qui lui soit propre, qui permet de décliner des illusions tout en dévoilant le réel qu'elles cachent. Il s'agit alors, dans une analyse, de s'approprier le discours de la science dans une subjectivation propre à chaque sujet.

J'en viendrai maintenant au discours social, car il a une fonction. Freud disait que la civilisation avait la fonction de protéger de ce qui faisait malédiction pour faire croire au bonheur et le garantir ; et que, pour cela, il fallait mettre des interdits qui protègent du franchissement de la limite. On peut dire que si la société actuelle cherche à apporter des solutions aux obstacles de la nature pour faire des enfants, elle va établir des lois qui légifèrent le discours de la science, qui mettent une barrière au réel de la science à ne pas franchir, en tentant de l'inscrire dans les coordonnées symboliques des repères traditionnels.

La fonction du discours social est de combler le manque, et de donner des satisfactions substitutives. Notre actualité est marquée par des enjeux précis dans les débats concernant la loi de bioéthique. Si on permet aux femmes célibataires ou en couple l'accès à la procréation médicalement assistée, il va falloir donner des éléments pour les reconnaître comme mères. Des lois sont établies, par exemple celle selon laquelle la véritable mère est la femme qui accouche. Et l'autre femme qui veut être mère va devoir adopter l'enfant dans une co-maternité à établir devant le notaire.

Mais on s'aperçoit qu'à chaque fois que l'on comble un manque, il apparaît à un autre endroit, et il va falloir encore le combler. Le manque va alors concerner le père qui a conçu l'enfant pour ce couple de femmes. C'est ainsi qu'on va le faire exister dans une matérialité, on va convoquer le tiers donneur pour que l'enfant puisse avoir accès, à sa majorité, à son identité et à une levée partielle de son anonymat. Les termes du discours social sont de « sécuriser la filiation là où l'enfant est privé de filiation biologique », ou encore d'« encadrer les secrets de famille pour ne pas les faire voler en éclats ». L'objectif de ce discours est de donner une présence au père dans des lois, là où la nature et les repères traditionnels de la famille ne l'ont pas donnée et là où la science y a suppléé.

Le discours social cherche à donner une texture au trou de l'étoffe causé par le discours de la science, dans des termes qui désignent une réconciliation avec ce qui a manqué, un accompagnement de l'enfant dans la quête du père, pour garantir la dignité de l'enfant dans de belles valeurs, dans le but de renforcer l'amour des parents. On comble le manque de ce que la nature n'a pas donné et que la science a donné de façon anonyme, en lui

donnant la substance d'une étoffe avec les valeurs du beau et du bien, et on ne va pas s'en étonner puisque c'est la fonction de la civilisation.

Comme on le sait, il y a plusieurs discours dans le champ social qui s'inscrivent dans une dialectique. Les partisans de la structure traditionnelle de la famille défendent l'ordre naturel de la procréation. Là, on ne risque pas de dissocier la procréation de la maternité, car le rapport sexuel sert principalement à avoir des enfants. On voit bien que ce qui opère est la croyance en l'amour du Dieu de la Création, à qui on doit sa naissance, qui s'oppose alors au discours de la science et aux nouvelles lois en vigueur concernant la PMA, car il faut un père et une mère pour constituer une famille.

On cite parfois la phrase de Paul Ricoeur pour justifier l'importance de connaître son père : « Répondre à la question "qui ?", c'est raconter [son] histoire ¹. » On remarquera que, pour la psychanalyse, il s'agit d'élaborer la question de « Que veut l'Autre ? » pour y situer son désir en rapport avec l'inconscient, dans l'irréductible de la transmission d'une histoire qui n'est pas exacte mais qu'on voudrait vraie. Rappelons-nous comment Freud concevait la nécessité pour l'enfant de construire des souvenirs-écrans et des mensonges au-delà de toute vérité sur ses origines et tout secret de famille, pour embellir son histoire dans un idéal qui cache ce qui ne serait pas beau à voir.

J'en viendrai maintenant plus précisément à la psychanalyse. Il ne faudrait pas croire qu'elle construit ses élaborations en étant déconnectée de la société. Au contraire, elle est aux prises avec le champ social. Quand nous choisissons le thème d'une journée, nous le relierons bien souvent à ce qui est en jeu dans l'actualité.

Concernant l'élaboration de la théorie psychanalytique, on remarquera que Lacan a suivi les métamorphoses de la société. Il y a eu tout d'abord l'époque de la famille traditionnelle : dès 1938, Lacan a situé la famille comme un complexe, avec des lois de transmission entre les générations, mais dont la causalité était à chercher dans un élément manquant dans l'hétérogénéité de la structure, en même temps qu'il soulignait que le père était toujours carent. On saisit là comment la psychanalyse ne comble pas le manque mais opère à partir du défaut propre à la structure elle-même.

Même si Lacan a référé le Nom-du-Père aux structures de la parenté prises dans les règles de l'alliance de l'échange des femmes, il a bien développé comment la fonction symbolique du père n'a rien à voir avec la présence ou l'absence du père dans la réalité. C'est donc un point important pour ce que nous allons aborder aujourd'hui. Et ce n'est pas pour rien que, dès 1963, Lacan est passé de la métaphore substitutive paternelle à la

pluralité des noms du père, pour prendre en compte la dimension d'irréductible de la cause du désir du père, prenant une femme comme objet qui cause son désir. C'est bien cet irréductible de la transmission qu'il a repris en 1969, à partir de ce qu'il a noté comme un échec des utopies communautaires dans la société de l'époque, et la fonction de résidu que soutient la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, ce qui implique qu'un désir ne soit pas anonyme². Et c'est bien ce qui définit la fonction maternelle et paternelle qui précisément n'est pas anonyme, en termes de jouissance de la mère à vectoriser dans le nom du père. On saisit bien comment la théorie psychanalytique s'est construite dans le contexte du champ social.

C'est donc après 1968 que Lacan développe la façon dont le discours analytique se situe à l'envers du discours du maître. C'est aussi l'époque où dans la société l'ordre patrimonial est remis en cause, face à la liberté sexuelle et la contraception qui amène à faire des enfants, ou pas, si on veut et quand on veut : déjà là, on a commencé à dissocier la sexualité de la maternité, comme on le dit maintenant à propos de la PMA.

On saisira qu'à partir de cette époque, Lacan a élaboré beaucoup d'éléments sur la femme : qu'elle s'autorise de son sexe, qu'elle cherche à dire l'énigme de sa sexualité qui ne peut se dire, alors que la femme et le rapport sexuel n'existent pas. C'est ainsi qu'on s'aperçoit que l'impossible à dire le signifiant qui manque pour définir une femme a conduit à développer de quoi est fait le discours analytique : du signifiant qui manque pour se dire, du « pas tout » à se dire, du mi-dit qui excède la vérité.

C'est ce qui m'amène à la position du psychanalyste : il ne juge pas, mais il prend acte des transformations de la civilisation en s'adaptant à la subjectivité de son époque comme à celle de son analysant. Il ne va pas répondre, comme la civilisation, dans un pour tous, mais dans un pour chacun dans sa singularité.

Face au réel du discours de la science et du capitalisme, c'est son propre rapport au réel que le sujet va rencontrer dans son analyse. Cela peut être le réel d'une civilisation devenue inhumaine et remplie de déchets dans laquelle il n'a pas envie de faire des enfants ; ou encore le réel de la nature qui ne lui en a pas donné, celui de la science qui les lui a fabriqués, celui de l'adoption qui lui a donné des enfants qui ne sont pas les siens. C'est à cette discordance entre son désir et le désir de l'Autre qui ne lui a pas répondu, que le sujet va mesurer l'écart entre l'idéal et les résidus de ce qui constitue une famille.

Face aux dérèglements de l'ordre symbolique de la société actuelle, le sujet, dans son analyse, ne va pas sécuriser sa filiation mais reconstruire les

points de repère de sa filiation, là où le Nom-du-Père a été fissuré. Il va se réapproprier le réel de la science en le convertissant dans le réel de sa nature à lui, en lui donnant l'étoffe de sa subjectivité. En effet, si le discours de la science forclôt le sujet, le fait disparaître, le discours éthique, au contraire, tente de l'élever à la dignité de la personne. Quant à la psychanalyse, elle va permettre au sujet d'élaborer dans l'intervalle qui a été creusé entre les signifiants, dans la disjonction entre les deux moitiés de sa personne.

Le sujet va alors, dans son analyse, se mesurer à ce qui, du rapport sexuel, de toutes façons n'existe pas, et qui a produit les paradoxes de son désir, à travers les énigmes qui ont traversé les générations. À la vérité du discours de la science, il va opposer la vérité de son mythe, celui qui a fait ses impasses, dont il trouvera les issues en approchant le réel de son désir, face à la marque irréductible qui a fait sa filiation, quelles que soient les modalités de faire des enfants, ou pas, aujourd'hui.

Je vous invite donc à découvrir comment ces questions seront développées lors de ces deux Journées.

*  Journées nationales de l'EPFCL-France, « Faire des enfants, ou pas », les 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

1.  P. Ricœur, *Temps et récit III, Le Temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1985.

2.  J. Lacan, « Notes sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

Jean-Jacques Gorog

Un envers de l'Œdipe *

Si beaucoup viennent avec cette question, lancinante, « faire des enfants, ou pas », elle ne se présente pas ordinairement pour chaque parlêtre sexué de la même façon. Sans doute n'est-ce pas équivalent de porter un enfant, pour une femme, ou d'être le support énigmatique de la fonction père, pour un homme. La pratique depuis Freud veut que les femmes veuillent cet ersatz phallique et que les hommes redoutent de supporter quelque engagement que ce soit. Mais quel rapport y a-t-il avec ce que Freud appelle « Œdipe », qui concerne croit-on les parents, et ce que Lacan ajoute d'un au-delà ?

Faire un enfant, disons-le clairement, est une question, un vœu, une nécessité, un problème, une catastrophe, un impossible, un sujet sans intérêt, selon les cas, mais qui répartit les sexes strictement : aux femmes l'enfant, aux hommes la femme, mère putative, éventuellement. Je voudrais dire la chose simplement et ne pas la confondre avec ce que chacun s' imagine être comme être sexué, comme parlêtre, ni avec ce que chacun choisit comme objet sexuel. Il s'agit ici de la fonction. Ce n'est pas exactement une banalité, ni une évidence, parce qu'il existe bien des modalités pour contredire cette proposition.

Reste que ce sont jusqu'à présent les femmes qui font les enfants. C'est une lourde charge et un bénéfice certain, Freud nous l'avait dit, Lacan nous l'a seriné, phallus = enfant. Laissons le troisième terme de cette égalité pour l'instant, celui des fèces, qui viendrait perturber notre tranquillité. Elles les font, les enfants, et payent pour cela un lourd tribut, en plus des douleurs de l'accouchement dont la perspective ne les arrête que rarement. En réalité, la douleur affichée, même si personne ne cherche à la nier, sert à masquer ce qu'on appelle « la connivence sociale » au nom de quoi, je ne dirai pas les hommes parce que les femmes y ont leur part, les êtres parlants réduisent les femmes à la lie, tout en respectant, éventuellement, les mères. Celles-ci se chargent d'ailleurs d'entretenir ladite connivence avec la promotion effrénée de leur garçon habituellement pourvu de tous les attraits.

Remarquons que lorsque les femmes insistent pour avoir un enfant contre l'avis de l'homme, il arrive que ça tourne mal et que l'homme devienne dangereux, comme on l'a vu dans l'actualité la plus récente, je veux parler de ce fait divers, ce féminicide, comme on l'appelle maintenant, qui a défrayé la chronique ¹. Bien sûr cette extrémité est plutôt rare, quoique son occurrence dans ces féminicides soit sans doute plus fréquente qu'on ne le croie. L'accent est habituellement mis sur la séparation projetée, ou sur l'amant de la dame, qu'il soit supposé ou qu'il existe vraiment, et on sous-estime la fonction des enfants, nés ou à naître, dans cette sorte de drame. C'est pourquoi le procès auquel les médias nous ont conviés a une valeur indicative précise.

En effet, les processus imaginaires sont transstructuraux. Le délire a un contenu équivalent à celui du fantasme, qu'il s'agisse de l'Œdipe ou d'une de ses variantes, la théorie analytique elle-même. Je reviens un peu sur l'exemple clinique qui nous est offert par les journaux télévisés. Prenons ce qui nous est proposé, et qui, au moins en partie, est confirmé par les autres protagonistes. Voici ce que j'imagine à partir de ces éléments : elle voulait un enfant, et la situation s'est aggravée dans le couple à la suite d'une fausse couche. Je ne crois pas qu'on puisse se contenter d'une impuissance, invoquée d'ailleurs assez discrètement comme ce qui aurait été le motif de l'humiliation subie, de même qu'une crainte de sa part à lui qu'elle veuille le quitter, peu crédible dans les faits. La fonction de faire un enfant me paraît en revanche être au premier plan : et s'il ne voulait pas du rapport sexuel ce jour-là parce qu'il ne voulait pas d'enfant ? En effet, la fausse couche un peu auparavant ne serait-elle pas le moment d'un virage important, non pas seulement chez elle ? On peut considérer comme prévisible en ces circonstances qu'un enfant constitue, chez une femme, un souhait exacerbé – mais aussi un virage chez lui. Je verrais bien son refus comme étant d'une tout autre nature, dont la cause serait l'impossibilité radicale pour lui de devenir père. Le motif du meurtre demeure sans cela inexplicé, et c'est ce dont s'est plainte la mère de la femme assassinée, elle qui a tenté d'obtenir davantage de lui que les experts, mais sans succès.

L'exemple est donné pour frapper les esprits. On parle de la divergence masculine, celle qui, comme pour don Giovanni, impose qu'il en faille « mille e tre ». Seulement, même s'il ne peut les prendre qu'une par une, ces femmes ne se distinguent souvent que par le moment où elles apparaissent, maîtresse d'abord puis épouse, avant qu'une autre maîtresse, etc. La difficulté pour les mâles parlants est lorsqu'une femme, la leur, devient mère. L'Œdipe dont ils étaient sortis, croyaient-ils, fait retour, et sous une forme bien étrange, que j'ai osé dire inversée. C'est pourquoi il leur arrive de

redouter ce moment au point de prendre la fuite dès qu'il est question d'enfant, ou lorsqu'il est déjà là.

De l'autre côté, l'amour, le désir sexuel et un père pour son enfant ne permettent pas toujours à une femme de choisir de façon convergente un seul homme qui, comme on dit aujourd'hui, cocherait toutes les cases. Il arrive que les fonctions ne puissent pas être supportées par le même : c'est celui-là qu'elle aime même s'il s'avère un piètre amant, c'est celui-là qu'elle désire mais qu'elle ne supporterait pas voir habiter chez elle, quant à celui de qui elle voudrait un enfant la chose est encore plus mystérieuse puisqu'elle se révèle dans l'incapacité de dire pourquoi celui-là plutôt qu'un autre et il peut parfois ne correspondre à aucune des deux catégories décrites plus haut. Souvenons-nous de cet arbre ou de ce monument représentant de quelque divinité et devant lequel une femme passe et auquel, de ce fait, est attribuée la paternité.

« Car, si l'exige le contexte symbolique, la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine ou dans tel monolithe où il sera censé siéger ². »

Ou ce que Lacan reprendra plus tard à propos du psychanalyste lui-même, et qui viendrait à la place du père réel.

« Je sens que je vais sur un terrain dangereux, mais tant pis – il n'y a tout de même pas que dans les tribus Arandas qu'on pourrait se poser la question de ce qui est réellement le père dans une occasion où une femme s'est trouvée engrossée. »

Et il ajoute :

« On peut très bien faire un enfant à son mari, et que ce soit, même si on n'a pas baisé avec, l'enfant de quelqu'un d'autre, justement de celui dont on aurait voulu qu'il fût le père. C'est tout de même à cause de cela qu'on a eu un enfant ³. »

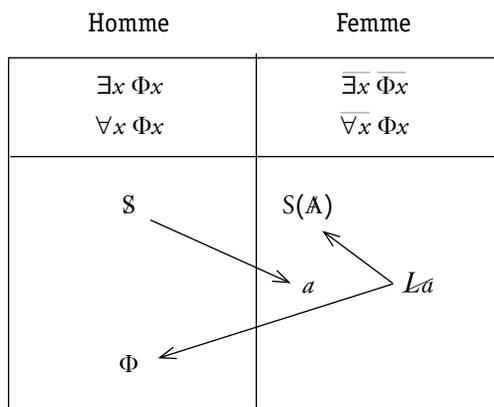
On a pu suivre comment cette répartition des fonctions, réel, symbolique, imaginaire, se retrouve dans ce type de diffraction vue côté femme. Je n'entre pas pour l'instant dans les raisons de ce qui distribue la fonction phallique entre être et avoir côté femme et m'en tiendrai à ce qu'il explicite de façon très freudienne à propos de la mère.

Pour ce qui est de trouver sa satisfaction, il y a d'abord le pénis de l'homme, ensuite, par substitution, le désir de l'enfant. Je ne fais ici qu'indiquer ce qui est courant et classique dans la théorie analytique. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'en fin de compte, elle n'obtient une satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale, aussi instinctuelle que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs, que par les voies de la ligne substitutive.

Mais elle est aussi femme :

« Inversement, pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée par la fonction du phallus, d'être, jusqu'à un certain degré qui varie, ce phallus, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. [...] Le fait qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie de façon latente et secrète au phallus, et situe son être de sujet comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre. [...] tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde au signifiant phallique, qui est le plus lié à sa féminité ⁴. »

On peut retrouver aussi cette diffraction plus tard, dans la divergence côté femme que Lacan nous présente dans son séminaire *Encore* avec son schéma de la sexualité ⁵. Mais pour bien suivre les modifications, les précisions, je dirais l'effort de simplification, tout au long de son enseignement, il faut côté femme compter jusqu'à trois. Il y a certes la divergence marquée entre Φ et $S(A)$, mais il y a aussi ce qu'une femme incarne comme a .



Il y a d'une part la visée phallique avec le désir, et d'autre part la visée vers $S(A)$ et la jouissance. En réalité, j'y vois la matérialisation de la distinction que la clinique montre fréquemment entre ce père réel, Dieu, le procréateur idéal en $S(A)$, et l'homme incarné, avec toutes ses insuffisances en Φ . On pourra y voir ce que Molière a immortalisé avec Jupiter d'un côté et Amphitryon de l'autre, même si cet Amphitryon est un mortel malgré tout général. On sait que le résultat à l'endroit des enfants produira à la fois un Castor mortel et un Pollux divin, dédoublement qui consacre la divergence féminine. Elle sera à jamais inscrite dans les étoiles.

On le voit, l'hypothèse freudienne se vérifie dans la clinique ordinaire, qu'on l'appelle complexe d'Œdipe ou bien dans sa modulation lacanienne « il n'y a pas de rapport sexuel ». Et sous cette divergence féminine, on peut s'apercevoir qu'il n'y a pas de symétrie entre les sexes. L'Œdipe, c'est d'abord pour les garçons, avec cette curieuse inversion qui voit leur mère réincarnée en leur femme devenue mère, et bien souvent dès lors interdite.

Pour les filles c'est autre chose. Être mère les convie à détenir le phallus qui les comble. Sans doute, mais elles ne veulent pas renoncer pour autant à être femme, soit pas-toute phallique. Vous savez ça, bien sûr. La difficulté est de saisir chaque fois la forme prise par cette divergence, et comment elle joue, non pas dans deux mais dans trois dimensions. En effet, être femme suppose d'accepter d'être objet de désir, position nécessaire d'abord pour obtenir l'enfant que le phallus représente. Ensuite pour permettre que cet enfant ait un père idéal, par la grâce de la jouissance d'un Autre divin, ce père auquel est attribuée la paternité rêvée. L'enfant est lui-même l'objet d'une divergence entre l'objet de la représentation phallique, celui qui est substitué au phallus dans l'équation déjà citée enfant = phallus, et cette attribution nécessaire de la naissance à quelque chose qui sort de l'épuration, et que Lacan appelle un père réel. Qu'on se rassure, il arrive que cette divergence ne soit pas ou peu visible, c'est même le cas le plus courant. À l'œuvre d'art reste le privilège de le montrer.

Et ne soyons pas trop étonnés que la psychose soit un lieu privilégié où cette divergence s'observe, dans la réalité la plus crue. Souvenons-nous de Schreber et des enfants de la procréation divine. Les trois éléments qui président à la complication d'une naissance pour une femme sont distribués selon les trois registres lacaniens, imaginaire, symbolique et réel, de la façon suivante : la mascarade imaginaire pour se faire l'objet de désir, la substitution symbolique par laquelle l'enfant vient à la place du phallus, et la place requise du père réel.

Mots-clés : féminicide, psychose, paternité, Œdipe.

*  Présenté aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Faire des enfants, ou pas », les 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

1.  L'affaire Daval.

2.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 556.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 148.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 350.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.

Luis Izcovich

Être père : entre semblant et réel *

Le discours de la science et le discours capitaliste ont changé les structures de la famille. Alors que pendant des siècles nous avons cru que la nature c'était le réel, les bouleversements de la science ont démontré que l'impossible pouvait être repoussé. La science a changé ce qui paraissait immuable, la nature des choses. Celle-ci s'est avérée être plutôt un dire religieux, qui pourrait se résumer en un postulat : la nature est un réel qui dépend de la volonté divine. L'ordre immuable s'est transformé en désordre par rapport à la nature en ce qui concerne la reproduction et les identités sexuelles. De là le cri des associations qui prônent le retour à la norme dite naturelle.

La famille n'est pas absente de ce débat. Elle a toujours tenté de s'accommoder au modèle naturel. La psychanalyse, tout au moins une certaine orientation, lui a apporté un supplément d'âme. Cette orientation repose sur l'idée que l'Œdipe suit les lois de la nature. On a retenu ainsi sur la différence sexuelle, devenir garçon ou fille, qu'elle relève d'une identification. D'ailleurs, on dit parfois « as-tu fait ton Œdipe ? », en croyant y trouver ce qui serait l'achèvement de l'être humain. Certains ont même cru saisir que la place donnée par Lacan au Nom-du-Père allait dans cette direction. Pourtant, la métaphore paternelle introduit déjà un écart : nous pouvons disposer du signifiant Nom-du-Père sans que cela vienne du père biologique.

Partons donc du fait que la science a touché le réel de la nature, et de façon irréversible. Le nouveau monde n'est pas celui de Freud ni celui de Lacan. La psychanalyse va-t-elle se placer en sonnant l'alarme d'une dérive du monde, qui de toutes façons ne sera plus comme le monde d'avant ? Va-t-elle clamer que les enfants programmés de la main de la science sont issus d'un désir douteux ? Ne s'agit-il pas plutôt de renouveler notre *doxa* pour nous situer suivant les conjonctures de notre époque ? Il est désormais possible de décider d'avoir un enfant tout seul. Comme psychanalystes, nous sommes sollicités pour prendre position, surtout pour des femmes. Pour les hommes, cela se pose, pour le moment, en termes d'adoption. La

question cruciale à laquelle on doit répondre est celle-ci : est-ce si vrai qu'un enfant a besoin d'un père et d'une mère ?

La question que nous avons décidé d'aborder pour ces journées porte essentiellement sur le choix d'avoir un enfant mais également sur la position de la psychanalyse à l'égard de la science. La question donc, au-delà de celle du désir d'enfant, de l'enfant programmé ou pas, porte sur ce qui fait qu'un être vivant devient un enfant et sur les conditions de ce passage.

Lacan l'a démontré par l'opération qu'il a qualifiée de causation, qui pose qu'il ne suffit ni d'image spéculaire, ni d'entrée dans le langage pour devenir sujet. Ce qui fait l'essence d'un sujet, c'est la séparation. Elle fait trou dans le langage et c'est ce qui fonde l'humain. C'est la raison qui justifie la position de la psychanalyse envers la science. Loin d'objecter ses avancées, elle les accompagne en montrant pourtant un écart nécessaire. C'est déjà indiqué quand Lacan, à propos des pratiques d'insémination artificielle, prend nettement parti avec son affirmation selon laquelle la « psychanalyse [...] réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père ¹ ». S'il dit qu'elle le réintroduit, c'est parce que le Nom-du-Père a déjà été introduit une première fois. La référence à celui qui l'a introduit est notamment saint Augustin. En effet, depuis toujours, la religion s'est mise au service de la nature en posant les limites à la science. L'enjeu du débat est celui-ci : faire un enfant implique non seulement le comment mais aussi un au-delà de la production d'un nouvel organisme. La psychanalyse est ici convoquée. Notre contexte, marqué par les avancées en PMA (procréation médicalement assistée), concerne aussi les GPA (gestations pour autrui), et il a aussi une incidence sur les politiques d'adoption d'enfants, où se mêlent, aux avancées scientifiques, les revendications de ceux qui veulent un enfant en étant seuls ou en couple avec quelqu'un du même sexe.

Autrement dit, le moment historique est inédit. Ce n'est pas uniquement la psychanalyse face à la science et la religion, c'est la psychanalyse face à de nouvelles demandes. Le débat de société est suffisamment crucial pour qu'une loi de bioéthique soit à l'étude et les nouvelles demandes adressées à l'analyse justifient un *aggiornamento* de notre position, qui me semble ne pas être homogène.

J'essaie de résumer sur quoi porte une partie de ces nouvelles demandes. Peut-on avoir un enfant sans père ? Résumons les positions des analystes. Certains vont dans le sens d'une critique voire d'un rejet de la science, d'autres et parfois les mêmes mettent en valeur l'Œdipe. Puis il y a la voie dans laquelle je m'inscris, qui n'objecte pas à la science, car cette voie pose que les rapports entre psychanalyse et science sont chiasmatisques, soit

séparés mais avec des croisements. En d'autres termes, la psychanalyse introduit le désir, sans négliger les avancées de la science.

La science, à partir de la génétique, établit ce qui suffirait pour faire un père. Pour la biologie, le père est le géniteur. Le tout génétique va de pair avec une volonté infinie de création, ce qui se traduit dans le programme de l'amplification de l'humain proposé par le transhumanisme. Tout ADN est, dans la science, ce qui vient à la place du nom du père. L'ADN est à la place du père réel pour la science, sauf que le langage fait trou.

De là ma question pour aujourd'hui : peut-on aller jusqu'à se passer des pères à condition de s'en servir ?

Les lecteurs assidus de l'œuvre de Lacan auront immédiatement saisi un glissement. En effet, Lacan postule que, le Nom-du-Père, on peut s'en passer à condition de s'en servir. Cette proposition dévalue le caractère de garant du signifiant Nom-du-Père et ouvre à la possible pluralisation des noms qui peuvent avoir la même efficacité.

Mais concernant le père, peut-on véritablement s'en passer ? Il y a une *doxa* qui a prévalu dans la doctrine analytique. Elle affirme l'absence du père comme condition de la psychose.

Certes, Lacan est passé par là et il a dissocié l'accès au signifiant Nom-du-Père de la présence effective du père. D'ailleurs, si on est cohérent avec sa conception qui pose que tout discours n'est que du semblant, on devrait conclure que le signifiant du Nom-du-Père en est un, et donc que le père est un semblant.

Or, ce n'est pas la position du dernier Lacan. Un au-delà du semblant se dégage mais qui n'est pas le réel de la biologie. Alors qu'il avait critiqué la notion de carence paternelle à l'origine de la psychose, il revient là-dessus pour avancer que cette carence peut constituer une forclusion de fait.

De même, ses dernières élaborations portent sur la question de savoir quand un père est un père. Nous l'avons souvent développé, j'extrait juste ici ce que Lacan introduit comme la dimension essentielle du désir du père, soit le désir d'un homme qui est allé suffisamment loin dans la réalisation de son désir, ce qui sera repris plus tard par le père qui fait d'une femme la cause de son désir.

Donc, le désir du père n'est pas du semblant, et c'est ce désir qui est déterminant dans le respect qu'un enfant peut lui porter.

Les formulations qui portent sur le père et sa vertu, celle d'« épater » sa famille, ou sur celui qui pose un juste mi-dit, vont dans le sens de répondre à la question que Lacan formule sur la substance du père.

C'est là que nous devons reformuler notre question. Face à un tout génétique promu par la science, la psychanalyse doit-elle réintroduire la question du père au point de soutenir la proposition courante qui dit que pour un enfant il faut une mère et un père ?

Je reprends ce que j'ai avancé auparavant : l'essence de la causation du sujet est la séparation. Se séparer veut dire s'engendrer, car il y a lieu de distinguer l'enfant comme sujet de l'enfant biologique.

Par la séparation, le sujet fait le premier pas qui est celui de constituer l'énigme du désir de l'Autre, puis c'est par la séparation qu'il pourra y répondre. Il pourra assumer l'être de son sexe, soit sa différence, et accueillir la différence avec l'Autre sexe.

C'est pourquoi Lacan a mis au centre de sa conception la notion de coupure. Avant tout, la coupure est entre le sujet et les signifiants qui viennent de l'Autre. C'est par la coupure que se fait un enfant, car la condition de l'enfant est la rencontre avec les intervalles entre les signifiants de l'Autre. Entre les dits de la mère, l'enfant rencontre le désir de l'Autre, condition pour produire le sien propre. La coupure assure la production d'un désir.

Se pose dès lors la question : qu'est-ce qui fait qu'un sujet ne reste pas pétrifié par les signifiants qui viennent de l'Autre et qui au départ se constituent uniquement comme *lalangue* ?

Entre les dits de la mère, il y a le dire maternel, qui est déjà un écart par rapport à la science. Alors que celle-ci peut aller jusqu'à promouvoir un nouveau sujet, en l'écartant de toute transmission autre que celle de la génétique, il y a toujours eu les mères pour dire une parole sur le père. Ce sont déjà les mères qui objectent à ce qu'on réduise le père à la génétique. La parole d'une mère suffit-elle pour qu'il y ait du père ? Quand Lacan avance, en même temps qu'il introduit le signifiant du Nom-du-Père, que c'est la parole du père qui humanise le désir, c'est pour indiquer une dimension de plus que celle de l'accès à un désir pour un sujet qui est promu par la parole de la mère.

Il y a donc une efficace du père. Pour Freud, le père, celui qui fonctionne comme père, n'est ni le géniteur, ni celui à qui on attribue une qualité. C'est le père mort. C'est donc un père qu'on déduit : on déduit qu'il y a eu du père. C'est une efficace qui ne relève d'aucun calcul *a priori*. Lacan le dit dans des termes qui montrent une nécessité au-delà de la parole de la mère quand il avance que « ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre ² », pas forcément le père charnel.

Pour répondre, il faut un désir. Et la formule indique qu'on peut se passer du père biologique mais pas du père. Lacan évoque aussi un modèle par la négative, soit celui d'un père qui n'est pas un père. C'est le cas d'un père qui ne transmet à son enfant aucun savoir-faire avec le monde.

Cela apparaît de façon tranchante dans le séminaire *Le Sinthome* quand Lacan pose que le père est un sinthome³. Cela renvoie, du côté du père, à celui qui, et pour qui, il y a le symptôme père ; du côté de l'enfant, à ce qu'est le sinthome, soit ce qui fait fonction du père. On peut reprendre ici la question ainsi : faut-il un père pour faire un sinthome ? Ce que démontre ce séminaire, c'est que se faire un nom est ce qui fait fonction de père, de compensation à la carence, par un usage du sinthome jusqu'à viser une œuvre d'art. Pour indiquer le rapport de Joyce à son père, Lacan formule qu'il était enraciné tout en le reniant, ce qui démontre une tout autre chose que l'ambivalence fondamentale qu'un sujet peut éprouver envers son père.

Or, qu'est-ce que cette fonction père ? Le sinthome lie, c'est-à-dire qu'il sert à articuler les signifiants, c'est le père qui unit, *unien* : c'est l'Un d'exception mais qui unit, ce qui introduit un niveau différent de celui d'unir le désir à la loi. Pour unir, il faut séparer les éléments. C'est ce que le cas Joyce démontre. Si à l'endroit de la parole quelque chose s'est imposé, faisant un symptôme pur, c'est par le sinthome que le sujet réussit à produire l'écart avec la parole imposée.

Prendre racine dans le père tout en se passant de lui, introduit une dimension inédite pour la psychanalyse, celle de l'usage logique du sinthome, qui ne nécessite pas forcément un père mais de se servir de *lalangue*. *Lalangue* est sans loi. La rencontre avec *lalangue*, c'est la rencontre avec un réel. La preuve est qu'on n'apprend pas *lalangue*, ce qu'on apprend c'est à s'en servir et à donner à l'occasion un coup de pouce. Et c'est là qu'intervient le père ou le sinthome.

Il faut remarquer que, si Lacan a mis l'accent dans la dernière partie de son enseignement sur ce qu'il appelle les soins paternels, dans ce séminaire, l'accent est mis sur ce qui permet la mise en forme de la langue.

Pour conclure, s'orienter par le réel, c'est autre chose que s'orienter par la nature. Comme le dit Lacan, la nature est un pot-pourri de hors-nature. C'est un pot-pourri, car il n'y a pas de loi. Les analystes qui se font les garants de la loi ne sont pas les garants de la psychanalyse, car l'éthique analytique n'est pas prédictive.

On peut donc dire qu'il est possible de se fabriquer un père. Faire ce qui fait fonction de père, c'est là la fonction sinthome. C'est la possibilité d'introduire une différence qui introduit une altérité dans *lalangue*, ces éléments indifférenciés qui sont des bribes de la langue, effets du choc de la langue maternelle sur l'enfant. *Lalangue* s'impose, éclat dont le sujet devra faire usage.

Pour résumer, je dirais que Lacan sépare l'ensemble des femmes qui a engendré *lalangue* et l'homme porteur de l'idée du signifiant, soit ce qui fait de *lalangue* un ordre, un réel orientable. Rien n'assure qu'un père puisse en être le garant, ni que son absence exclue la possibilité de pallier cela.

Mots-clés : père, semblant, réel.

* [↑](#) Présenté aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Faire des enfants, ou pas », les 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 874-875.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 172.

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 19.

Hélène de Lima Dutériez

Qu'en est-il de la fonction paternelle avec la PMA * ?

De nos jours, la médecine permet aux femmes de faire un enfant sans avoir de relations sexuelles avec un homme grâce à la procréation médicalement assistée. Alors que la PMA permet à des femmes célibataires d'avoir des enfants sans autre faisant couple, qu'en est-il de la fonction paternelle ? Déjà jugée bien malmenée depuis quelques décennies, la fonction paternelle est-elle plus en danger avec la PMA ? Cela fait-il une différence ?

Depuis toujours, il y a des enfants qui grandissent sans père. Ils sont nés d'un homme qui a existé en chair et en os pour la femme. Même dans le cas d'une rencontre furtive d'un soir, il y a eu une rencontre, une rencontre de corps qui peut faire place à l'imagination ou au fantasme qu'un moment donné il y a eu un regard de l'autre, peut-être du désir, voire une once d'amour. Une trace qui viendrait inscrire l'enfant dans une histoire où il y a eu de l'Autre dans le désir de la mère. Tout dépendra de ce qu'elle pourra en dire.

Avec la PMA, pas de rencontre. Il s'agit d'une cellule implantée dans le ventre de la femme. Pas de visage, pas de voix, pas d'image, pas une parole, rien qui puisse donner corps à ce géniteur. Il est possible de connaître son nom, mais s'il est d'accord et seulement à la majorité de l'enfant.

Une femme célibataire qui décide d'avoir un enfant par le biais de la PMA, décide d'avoir un enfant sans homme, ou presque, parce qu'il faut bien un homme quelque part pour le don de gamètes. Si la démarche du donneur interroge son désir, pour la femme le désir d'enfant ne se situe malgré tout que de son côté. Un désir féroce au vu du parcours difficile qui le met à rude épreuve.

*Les Inrockuptibles*¹ ont publié des témoignages d'enfants nés de PMA de femmes célibataires. Une jeune femme disait : « Parfois je m'interroge sur ce qui a motivé ce don, c'est un geste incroyablement généreux... » Une petite fille raconte : « Ma mère a choisi un géniteur qui a donné une

graine... je connais son nom... j'ai une photo de lui quand il avait deux ans... je connais des choses sur lui... »

Il y a là quelque chose d'une trace de l'homme, d'une histoire d'avant la naissance. Mais si cela apporte des éléments d'identification qui peuvent être très importants pour l'enfant, cela introduit-il pour autant du tiers ? Doit-on s'inquiéter de ce choix de la PMA, qui semble en premier lieu abraser toute forme de tiers entre l'enfant et la mère ?

Pour chaque femme qui prend cette décision de PMA seule, se pose la question de ce qui soutient ce désir d'enfant. Peut-on y voir un fantasme d'auto-engendrement ? S'agit-il de la réalisation d'un fantasme dit œdipien ? Peut-il y avoir dans le fantasme de la femme un Autre qui viendrait faire couple ? Cela suffit-il à faire exister suffisamment de ce tiers nécessaire à la construction de l'enfant ?

Freud, avec le complexe d'Œdipe, insiste sur le rôle fondamental du père qui vient inscrire la loi en posant l'interdit de la mère, l'interdit de l'inceste. Il introduit la menace de castration qui va obliger l'enfant à tourner son désir ailleurs que vers la mère, à se tourner vers le monde. Si Freud parle avant tout du père agissant à l'égard de l'enfant, il va souligner dans ce processus la façon dont la mère va faire place au père, et légitimer sa position. Il soulève ainsi l'importance de l'inscription de la fonction paternelle chez la mère elle-même, à savoir son rapport à la loi œdipienne et au signifiant phallique.

Lacan va développer le concept de la métaphore paternelle. Celle-ci se constitue dans le rapport entre la mère et l'enfant, quant à ce qui dirige le désir de la mère et celui qu'elle va désigner dans son discours à la place du signifiant phallique. Lacan considérerait que la fonction paternelle pouvait être effective même si le père était absent, dans la mesure où le signifiant du Nom-du-Père était opérant et ainsi se substituait à la présence du père dans la réalité. Dans le séminaire V, *Les Formations de l'inconscient*, il indique à propos de la carence du père que ce qui importe, « c'est qu'il a à tenir sa place en tant que membre du trio fondamental de la famille ² », c'est-à-dire que c'est par ses effets dans l'inconscient qu'il va accomplir l'interdiction de la mère. « Le père intervient comme ayant droit non pas comme personnage réel ³. » C'est la mère qui va introduire la métaphore paternelle à travers l'orientation de son désir et les signifiants portés à l'enfant dans son rapport à l'Autre. L'enfant est objet phallique de la mère et signifiant de son désir, mais il est aussi l'objet de son fantasme.

En consultation, la mère m'explique dire à son enfant de trois ans qu'il n'y a pas de papa. Et lorsque la question de sa conception se posera,

elle entend lui répondre qu'on lui a mis une graine qui a poussé dans son ventre, « à l'image d'une plante ». Elle a fait cet enfant parce qu'il n'y a pas de petits-enfants dans la famille, elle l'a voulu pour elle et pour tous. Tel un petit autre qui vient s'ajouter au groupe familial qui fait corps.

Une autre femme dit à son fils qu'un gentil papa a donné une graine pour qu'il puisse être conçu. Ainsi, elle tente d'introduire de l'homme dans la conception de son enfant. Elle expliquera que cette PMA réussie est venue après d'autres tentatives échouées avec son ancien compagnon. Elle a choisi de continuer sans lui. Nous pouvons supposer que son désir d'enfant s'est d'abord noué dans sa relation amoureuse, dans sa relation à l'Autre.

L'enfant présentait une très grande agitation, beaucoup d'agressivité à l'égard des autres et une impossibilité grandissante à laisser qui que ce soit approcher sa mère. En séance, il parlera beaucoup des loups et des monstres qu'il combat, se disant le plus fort et faisant référence aux super-héros comme dans une tentative d'identification masculine. Les premières séances seront chaotiques, mais rapidement une amélioration de son expression langagière sera notable. Moins menaçant également, peut-être se sentait-il moins menacé grâce à cet espace que pouvaient introduire les séances entre lui et sa mère face à leur proximité trop forte, source d'une très grande angoisse. Il me semble pouvoir faire l'hypothèse que si le désir de la mère pouvait inclure la dimension d'un ailleurs, un désir d'Autre chose (pour reprendre la formulation de Lacan⁴), et faire place à la symbolisation de l'interdit œdipien, ce n'était pas un désir suffisamment soutenu pour l'enfant.

Pour conclure. Si la métaphore paternelle et l'identification sexuée peuvent être opérantes même sans père dans la réalité, la tâche peut en être complexifiée. Avec la PMA, c'est encore plus marqué, car tout est raboté, pas de représentations, pas d'homme ou d'Autre faisant fonction pour y donner de la consistance, tout le travail est du côté de la mère et de l'enfant. Mais cela ne présage pas qu'elles en soient moins opérantes. Nous ne pouvons pas le savoir à l'avance. S'il y a désir d'enfant, il y a de l'Autre. Tout au plus peut-être pouvons-nous penser qu'il va y avoir des variantes plus importantes quant à la figure qui viendra en place de fonction paternelle et d'identifications.

*  Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1.  « Sexe 2019 », *Les Inrockuptibles*, n° 1234, 24 juillet 2019.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 168.

3.  *Ibid.*, p. 173.

4.  *Ibid.*, p. 182.

Nadine Cordova

À tout prix *

Lorsqu'une femme met au monde un enfant par voie naturelle, résonne le plus souvent un « poussez » avant que ne survienne l'expulsion. Si cette poussée est liée au rythme biologique de l'accouchement, ce que je vais interroger concerne les poussées liées à celui qui parle. Face aux obstacles qui viennent empêcher la fécondation ou l'aboutissement d'une grossesse, certains sujets vont se battre et faire tout ce qui est en leur pouvoir pour faire un enfant. Mais qu'est-ce qui les pousse justement à faire des enfants à tout prix ?

Ne pas pouvoir porter la vie, ne pas pouvoir la donner, serait-ce rater quelque chose de sa vie, ne pas y participer pleinement ? Il y a dans cette insistance à la fois la présence d'un insupportable et un espoir fou qui insiste. Oui, pourquoi insister et passer alors à l'action du *faire* en faisant par exemple appel à la science ?

Le thème qui nous réunit aujourd'hui est délicat à traiter. Je dis *délicat*, car il pose non seulement des questions de fond à la psychanalyse au sujet de la sexualité dans son ensemble, mais aussi une difficulté à généraliser une réponse. Que peut dire la psychanalyse au XXI^e siècle sur « faire des enfants ou pas » ? Pour ma part, je vous propose simplement de me suivre dans mon cheminement. J'espère qu'il ouvrira quelques portes sur ce que j'ai essayé d'élaborer non sans peine. Le titre « À tout prix » qui m'est venu dans un premier temps a fait écho à une question : faire un enfant pour qui, pour/quoi ?

La science

Je me dirige en premier lieu vers la science, qui entre dans la danse pour tenter de réparer, dans le champ de la maternité, ce que la nature refuse, c'est-à-dire réparer ce que le corps biologique n'a pas donné et ne peut pas faire pour des raisons en tout « genre ». Le monde scientifique progresse à grands pas pour intervenir sur le terrain de l'infertilité et pour accompagner des demandes très différentes. Je veux souligner à ce propos

qu'il y a, pour le moment, un réel biologique infranchissable. Jusqu'à présent, seul l'appareil féminin loge le fœtus ; les greffes d'utérus chez l'homme n'ont pas encore donné de résultats probants. Par conséquent, si des hommes aujourd'hui peuvent mener à terme une grossesse, c'est qu'ils sont nés anatomiquement filles, ils ont donc fait le choix de conserver leur appareil génital de naissance, voire d'arrêter momentanément leur traitement de transition pour allaiter.

Ce qui est acquis enfin, c'est que l'acte sexuel peut être séparé de la fécondation ; il n'est plus nécessaire de faire l'amour pour faire des enfants. Et le couple hétérosexuel, quant à lui, n'est qu'une situation parmi d'autres de demandes d'assistance médicale à la procréation.

« Faire des enfants ou pas » est donc influencé par ce que la science offre. Si nous parlons beaucoup des avancées scientifiques, nous oublions trop souvent l'influence grandissante de la religion qui tend, elle, à maintenir à tout prix le couple hétérosexuel, et la maternité côté femme. Il semble qu'elle fasse plus que jamais contrepoids à la science.

Pendant, peut-on réduire « faire des enfants ou pas » uniquement à ces données ? Il y a un paramètre propre à la psychanalyse et qui permet de situer notre propos : nous sommes des corps parlants. « Faire des enfants ou pas » ne peut pas s'affranchir de cette donnée fondamentale. Dans notre champ, il s'agit de se demander comment les signifiants homme, femme et enfant se sont intégrés dans la vie de chacun. En rencontrant une langue et des corps d'origine, les corps qui viennent de naître vont se faire corps parlants. Cette seconde naissance aura des conséquences incalculables sur le thème qui nous occupe, surtout lorsque des sujets ne pourront pas faire d'enfants.

De la pulsion vers le désir...

En interrogeant justement ce qui pousse certains sujets à faire un enfant à tout prix, je me tourne d'abord vers le caractère poussant et exigeant de la pulsion. Cette poussée, qui vient de l'intérieur du corps, a la particularité d'être constante et de contourner les ouvertures du corps, là où se nouent le vivant et le langage. Elle circule sans bruit mais n'est pas sans résonner.

En effet, lors de la rencontre inaugurale de l'*infans* avec le langage, le corps symbolique écorne le vivant et opère ses découpes sur le corps charnel, à l'image, si je peux dire, de la structure de béance de l'inconscient. Il ne faut pas négliger le fait que se greffent, lors de cette opération, des séquelles du vivant sur le langage. Ce qui veut dire que le vivant joue aussi

sa carte. Symbolique, réel, imaginaire et éclats du vivant se nouent et se contaminent. Et le parlant va se trouver particulièrement embarrassé quand il va s'agir du sexe, et notamment quand il va s'agir de cet enclos, côté femme, qui se trouve aux confins de la relation sexuelle, de la jouissance, de la fonction de reproduction et de la maternité. Le tout, *pas-tout* impacté par le symbolique.

Souvenons-nous maintenant de l'affirmation de Lacan dans « Note sur l'enfant ». Il avance que l'enfant *réalise* la présence de l'objet *a* dans le fantasme. Lacan écrit *réalise* en italique pour insister sur un réel en jeu. Or, la pulsion vise des objets qui attirent, mais ne convoque pas directement l'objet *a*. C'est la demande que la pulsion invite à sa table ¹, une demande insatiable qui pousse le corps parlant à demander encore et encore satisfaction. Cependant, à travers certaines demandes, on peut se demander si ce qui pousse, ce n'est pas l'objet perdu qui cause le désir, qui cause de lui.

Il y a là une autre facette de la poussée qui n'est pas pulsionnelle, mais qui est du côté de ce qui insiste, qui pousse du trou de la structure. Dans le cas de l'enfant, la question de l'objet *a* se complexifie, car l'objet dont il est question va être un objet bien réel si la grossesse arrive à son terme. Un enfant pousserait-il du réel ? Un drôle d'objet, donc ! Il attire (ou pas) et ce qui pousse peut alors exister... et sortir de là, « petit bouchon » ; un « petit bouchon » qui va causer.

L'intitulé de nos journées indique bien que c'est un enfant qui est l'objet et le vecteur de l'action dans ce *faire* ou *pas*. L'enfant serait-il alors à la fois une cible qui peut ne pas rater et un désir qui se *ré(a)lise* ?

La formulation équivoque du « désir d'enfant » permet d'attraper un peu la question de l'objet en ce cas. Qui désire dans le désir d'enfant ? Le sujet qui désire un enfant, un enfant... cet enfant de l'enfance... les questions immortelles de l'enfance, ou autre chose ? « Le désir, [précisera Lacan], est un lieu de jonction de la demande où se présentent les syncope de l'inconscient avec la réalité sexuelle ². » Comment s'y inscrirait donc le désir d'enfant ? L'enfant serait-il un des restes réels possibles d'une syncope de l'inconscient, produit de/par l'inconscient ? La demande et le désir d'enfant pourraient bien se nouer autour d'un objet qui peut s'incarner. Le corps parlant saurait enfin où peut aller son désir. Mais, quand ça ne répond, que le corps ne répond pas, certains sujets insistent ; ils demandent d'obtenir un objet à tout prix, d'avoir un enfant, de le faire. Mais est-ce que cela n'atteste que d'un désir, décidé ?

L'enfant, ma chair

Je remets mes pas dans ceux de Freud. Dans une conférence des années 1930, « La féminité », nous trouvons sous sa plume l'expression « faire un enfant ». Freud souligne que les désirs sexuels chez les jeunes enfants (sans préciser le sexe) s'expriment dans « le désir de faire un enfant à la mère ³ » et de le mettre au monde pour elle. Ce désir est donc valable autant pour les garçons que pour les filles.

Ce désir s'articule à la question existentielle que se posent très tôt les petits sujets : *d'où viennent les enfants ?* L'enfant demande et se demandera toujours quel mystère « les grandes personnes » lui cachent. Cette recherche infantile est « comme toute recherche », produite par « l'urgence de la vie », précise Freud. Cette expression est traduite de l'allemand *lebensnot*. *Not* veut dire exactement « nécessité »... Ainsi, les enfants sont poussés par « nécessité de la vie » à traiter l'énigme de l'origine. Seulement, l'origine de la vie est comme chacun le sait sans réponse, c'est un trou noir. Sauf à considérer comme Lacan que le corps parlant se reproduit, je le cite dans « L'étourdit ⁴ » : « [...] à reproduire la question. C'est la réponse » ; il ajoutera même : « Ou "pour te faire parler", autrement dit qu'a l'inconscient, d'ex-sister. »

Ainsi, la question-réponse concernant la reproduction est liée à l'inconscient même qui pousse... « Poussez ! » pourrait bien être le cri de vie et de mort de l'inconscient, réduit à reproduire la question jusqu'à la reproduire en acte. L'inconscient, s'il fait parler, fait agir certains sujets à faire des enfants, parfois à tout prix.

Se reproduire en acte, c'est aussi définir l'être humain, pour reprendre les termes désuets de Freud, comme « un appendice temporaire et passager du plasma germinatif, quasi immortel, qui lui a été confié par la génération ⁵. » En réalité, si les sujets se reproduisent « en corps incarné ⁶ », selon les mots de Lacan, c'est « grâce à un malentendu ⁷ » concernant la jouissance. C'est à rater la jouissance dans un corps à corps que le corps parlant peut se reproduire. Ce ratage est manifeste quand ça arrive par « accident », et qu'il faut alors avorter à tout prix. Et, quand ça n'arrive pas, que c'est trop *hard corps*, la science, elle, peut se charger *bien entendu* d'être un partenaire hors corps à la fécondation.

Alors, faire des enfants ou pas engage le roman familial que chacun s'est écrit, qui s'est écrit avec le corps qu'il a reçu du langage, avec ce qui s'est joui dès l'enfance, et avec les imprévus de la vie. Rien à faire ! L'être parlant porte des marques indélébiles de son enfance, qui poussent à reproduire, se reproduire d'une façon ou d'une autre, étourdi par le vide laissé par la structure. Il y a donc autant de versions de « faire un enfant » que de

sujets. Je pense à la version que livrait la chanteuse Barbara lors d'une interview dans les années 1960 ; elle confiait : « Le public, il m'a aimée tellement fort que j'ai fini par accepter ce physique, pour complètement l'oublier [...] comme mon nez, j'ai accepté mon nez à force d'amour [...] Ils m'ont accouchée. Le public et les hommes m'ont accouchée ⁸. »

Ce témoignage m'engage un peu plus sur une ligne de crête. On ne peut pas rendre compte de « faire des enfants ou pas » uniquement en traitant de la re-production. Le terme de *procréation* (utilisé d'ailleurs par la science dans « PMA ») apporte une spécificité majeure à notre sujet – déjà soulignée par Frédérique Decoin dans son prélude ⁹.

Procreare veut dire « engendrer, causer, produire » et non pas re-produire. La pro-création insiste donc sur la création, l'inédit, la première fois : ce qui n'est pas encore écrit. Ainsi, ne pas pouvoir faire et mettre au monde un enfant pourrait, pour celle ou celui qui le désire ardemment, être vécu comme une amputation de quelque chose de la vie même, de la vie du corps, de ce que la vie peut transmettre. Même si, comme je l'ai souligné, l'enfant qui vient au monde est déjà marqué par le sceau de ses géniteurs, il reste une place pour l'inédit. Être en mal d'enfant serait fréquenter quelque chose de son désir qui vacille, qui ne se *réalise* pas : une question de vie et de mort. Comme l'est le chemin d'une vie.

En avançant au plus près de la structure, ne pas pouvoir faire un enfant, ce serait se retrouver dans un face-à-face avec l'impossible. Alors, faire à tout prix, insister, serait une façon d'entamer un bras de *fer* avec l'impossible pour que se *réalise* ce qui vaut si *chair*. Sans autre bouchon de secours, la science serait un ultime recours... qui aurait chance de répondre.

La chair me conduit vers un dernier sentier. Comment les sujets qui veulent un enfant anticipent-ils le corps à corps qu'est la grossesse ? Porter un corps hors du champ scopique, ne convoque-t-il pas quelque chose qui échappe à toute considération ? Je pense ici à ce que Lacan soulignait dans ses « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine ». Il affirmait déjà que la médiation phallique ne drainait pas tout du pulsionnel chez la femme, et particulièrement ce qui concerne la question maternelle. Quelque chose échappe à la fonction phallique, ce qu'il formalisera plus tard dans son séminaire *Encore*. Ainsi, « faire des enfants ou pas » pourrait-il trouver sa place dans le tableau de la sexuation ? Cela logerait une poussée aussi du côté d'une jouissance qui échappe à toute logique. Pour boucler la boucle, l'ex-pulsion lors de l'accouchement traduirait-elle quelque chose de l'ex-sister de l'inconscient, la matérialisation d'un réel poussé par une force sans nom ?

Pour conclure. Je n'ai fait qu'effleurer ce qui pousse un sujet à faire un enfant à tout prix. On aura compris que ce n'est pas qu'exaucer un vœu d'enfance, un désir, un fantasme, c'est aussi peut-être réparer l'irréparable... récupérer un peu la chair de sa chair... être au plus près de ce qu'est l'énigme de la rencontre des corps.

Et puis, pour terminer, j'ai à peine parlé d'amour. L'amour qui n'est jamais absent dans les affaires de maternité et de paternité. Freud affirmait en 1907 que l'enfant « était prêt pour l'amour, excepté pour la reproduction ¹⁰. » Ainsi, peu de chose sépare l'enfant de l'adulte, si ce n'est faire le choix de faire des enfants ou pas, pour de vrai.

Mots-clés : poussée, désir, chair.

*  Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1.  \$ ◇ D.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 143.

3.  S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 161.

4.  J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 456.

5.  S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 22.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 45.

7.  *Ibid.*, p. 109.

8.  Barbara interviewée par Denise Glazer, INA, Youtube.

9.  F. Decoin Vargas, « Pro-création », *Mensuel*, n° 145, Paris, EPFCL, novembre 2020, p. 9-11.

10.  S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 9.

Catherine Talabard

Femme ou mère ? Ou pas... *

On le sait bien, la maternité ne coïncide pas avec la féminité, même si cette assimilation a pourtant existé. Entre les deux, il n'y a pas d'équivalence mais plutôt un écart. Freud, en 1929, introduit bien un hiatus entre maternité et féminité, ne serait-ce qu'en la détachant de la fonction biologique ; il en fait néanmoins un des destins de la féminité. La féminité est alors définie à partir de l'absence de pénis et par voie de conséquence du désir d'enfant qui permet de dialectiser ce point de manque. Freud repère deux ordres de difficultés : la voie œdipienne ne se confirme pas pour toutes les femmes (revendication ou refus de la féminité) et le complexe d'Œdipe sera lentement abandonné ; la limite est ici un peu floue pour situer son achèvement.

Si Freud insiste sur l'essence masculine de la libido, il repère une spécificité de la position féminine, dans le lien à la mère notamment : cette mère qui a déçu et qui reçoit une haine jalouse de la fille, qui attend d'elle bien plus encore de subsistance que de son père.

Pour la fille, la castration est un fait établi. « D'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir ¹. » Elle rencontre là une difficulté supplémentaire dans la mesure où elle symbolise quelque chose à partir d'une absence qui se situe en elle.

Les positions féminines

En 1956, dans le séminaire *Les Psychoses* ², Lacan parle du caractère d'absence, de vide et de trou à propos du sexe féminin. Ce caractère d'absence témoigne d'une difficulté dans la symbolisation de son sexe. Une femme, pour accéder à une position féminine, s'identifie au désir de l'Autre ; elle s'exclut d'elle-même. Dans « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine ³ », Lacan dit qu'une femme se divise entre cette « pure absence ⁴ » dans le désir et cette « pure sensibilité ⁵ » versant de jouissance. « L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même comme elle l'est pour lui ⁶. »

On retrouve ici l'aliénation au désir de l'Autre. Lacan évoque déjà le rapport particulier d'une femme à la jouissance ; la rencontre sexuelle la fait accéder à quelque chose qui lui est inconnu et qui ne la complémente pas. Elle accède à quelque chose qui d'une certaine façon est inaccessible. Elle n'est pas entière en devenant Autre pour elle-même. Lacan reprend ce point dans son abord de la jouissance avec la logique du *pas-tout*.

Dans le séminaire *Encore*⁷, Lacan nous dit qu'une femme se divise dans sa jouissance, entre une part qui relève du phallique et une autre dimension qui tient au manque de signifiant dans l'Autre. Cette jouissance féminine, supplémentaire, l'absente d'elle-même, l'absente comme sujet. C'est une jouissance qui la fait inconnue à elle-même. Cette jouissance féminine se caractérise par une structure de bord. « La femme a rapport à $S(\mathcal{A})$ et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque d'autre part, elle a rapport avec grand Phi⁸. »

La femme est *pas-toute* dans la fonction phallique, elle a une jouissance propre à elle, qui ne répond pas totalement à la logique du langage. C'est une jouissance qui à la fois répond au fonctionnement phallique et l'excède, elle relève d'une logique de *dé-complétude*.

Avec la théorie de la sexuation, la proposition « La femme n'existe pas » et « Il n'y a pas de rapport sexuel », la maternité n'est pas une et se partage entre deux jouissances : la jouissance phallique et la jouissance supplémentaire. Jouissance supplémentaire qui n'est pas complémentaire, sinon on retomberait dans le Tout.

Il y a une division entre femme et mère, car « d'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre⁹ ». Je poursuis la citation, un peu plus loin : « La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre¹⁰. »

Lacan fait équivaloir la femme et le grand Autre ; d'avoir rapport au signifiant de l'Autre dans le rapport sexuel, une femme se décomplète. Dans le séminaire *Encore*, le signifiant du manque dans l'Autre, $S(\mathcal{A})$, désigne la jouissance de la femme – cette jouissance qui la fait absente à elle-même et qui ne signifie rien, qui est asexuée. Certaines l'éprouvent et ne peuvent rien en dire.

« À cette jouissance qu'elle n'est pas toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce *a* que sera son enfant¹¹. » L'enfant peut être un bouchon au manque de la mère, à sa solitude, comme désert en lien avec le manque dans l'Autre. Il vient occuper une place dans la sexualité féminine, il est

a-cueilli dans le fantasme de la mère et d'une femme. En ce sens, il est possible de concevoir une articulation de la place de l'enfant et de la problématique de la jouissance.

L'enfant condensateur de la jouissance

En 1967, lors de l'« Allocution sur les psychoses », Lacan donne une indication intéressante quant à l'articulation de la place de l'enfant par rapport à la jouissance. Il vient en place d'objet *a* dans le fantasme de la mère ; son corps répond à l'objet *a* ; il est condensateur de la jouissance de la mère. Il condense la jouissance de la mère en comblant son manque.

Dans la « Lettre à Jenny Aubry », Lacan reprend cette question de l'enfant comme objet *a* dans le fantasme d'une femme. « L'enfant sature en se substituant à cet objet, le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique ¹². »

L'enfant fait l'expérience du désir de l'Autre et il fait l'épreuve de l'énigme de ce désir. « Que me veut-elle ? » Il y répond en occupant une place, celle du phallus. Il subjectivise le manque de signifiant dans l'Autre.

Avec cette élaboration, le père intervient non pas pour substituer son nom au Désir de la Mère comme c'était le cas dans la métaphore paternelle, mais pour introduire son nom dans le désir de la mère, afin d'extraire et de vectoriser la jouissance qu'elle a condensée sur son enfant à travers son fantasme. Cet enfant qui a saturé son mode de manque. Le Nom-du-Père est ici le vecteur qui incarne sa loi dans le désir de la mère. Il ne s'agit plus de métaphore avec une logique de substitution signifiante, mais de soustraction, ou encore d'extraction de jouissance.

Cette conception de l'enfant comme objet *a* dans le fantasme d'une femme permet l'articulation du désir d'enfant à la problématique de la jouissance et à ce qui ne peut pas se symboliser. Cela m'a semblé un bon point d'appui pour examiner les occurrences du désir d'enfant lorsque la jouissance phallique ne borde pas le trou dans l'Autre.

Les occurrences du désir d'enfant

Ce désir d'enfant peut toucher aux limites de l'impossible, en tant qu'il confronte le sujet à un point de mortification radicale, insupportable. C'est un pur réel.

Pour certaines, la maternité est purement et simplement une mort annoncée. En effet, la grossesse d'un proche fait vaciller le sujet aux limites

du délire. Les cauchemars montrent un être aux traits vieillis, effrayé, perdu dans une forêt immense et dangereuse. Il porte les stigmates de l'horreur d'une jouissance rencontrée dans l'enfance, dans laquelle le sujet se reconnaît avec certitude !

Retour d'une jouissance innommable, la maternité comme sa naissance sont en continuité avec la mort, tout le symbolique est réel. Sa naissance se superpose à la dimension d'être tuée par l'Autre.

Il n'a pas été possible de construire une représentation de mots sur la maternité ; dans ce cas, l'idée de celle-ci se confronte directement à la Chose. Le sujet vacille, car il se retrouve face à une jouissance illimitée, hors sens, une jouissance qui n'est pas bordée par la jouissance phallique. L'idée de l'enfant est équivalente à la position de l'objet *a* comme pur réel dans le désir de l'Autre. Une sorte de duplication d'elle-même. Cette jouissance qui aimante le sujet évoque le « Hors sexe » comme hors lien social propre à la schizophrénie.

La cure lui a permis de suppléer à la dimension de forclusion du lien à l'Autre dans son rapport à la jouissance, par un signifiant qui conjoint l'extérieur et l'intérieur. Il supplée par une action artistique qui trace en creux la jouissance rencontrée au lieu de l'Autre et la localise en elle, au niveau de son corps.

On saisit bien, dans le séminaire *Encore*, comment le sujet symbolise le désir de l'Autre en inscrivant la jouissance de l'Autre dans la jouissance du corps de l'Autre ¹³.

Dans la névrose, l'enfant explore l'énigme du désir féminin et de la jouissance d'une femme pour un homme porteur du phallus. Il interroge le signifiant qui manque dans l'Autre et le mode de manque de la mère. À la question « Que désire ma mère ? », il répond : le phallus. C'est comme ça qu'il symbolise le rapport sexuel entre un homme et une femme. Il y répond au prix de la névrose, il s'interroge sur son sexe et sur son existence, nouant par là les symboles de la mort et de la procréation. Face à ce qui ne peut se dire du rapport sexuel, il s'appuie sur la fonction phallique en ce sens que le Nom-du-Père inscrit sa jouissance dans une structure de langage liée au phallus. Ce phallus dont Lacan nous dit qu'il est « le signifiant privilégié de cette marque où le logos se conjoint à l'avènement du désir ¹⁴ ».

Dans la psychose, il y a sans doute une particularité dans la manière de symboliser la jouissance de l'Autre par un corps qui n'est pas pris dans le mythe œdipien.

Certains cauchemars au moment de la grossesse témoignent de l'impossibilité de symboliser la maternité. Ainsi, une telle accouche d'un animal imaginaire et mythique, ayant pour trait la bifidité, que cette femme cherche à réintroduire. Ici s'indique un trajet qui est de tenter de symboliser cette jouissance asexuée, homme et femme en même temps, dans cet objet qu'elle met dedans et dehors en même temps. Elle ne peut pas conjoindre l'extime à l'intime ; c'est une jouissance qui ne signifie rien et qui est asexuée. Il n'y a pas de métaphorisation de l'objet *a*. Parfois, un désir d'enfant revient avec cette même teneur d'image vide, comme s'il équivalait à une duplication du précédent.

Toujours dans le séminaire *Encore*, Lacan parle de « ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps. Ce sont ces caractères sexuels qui viennent d'au-delà ¹⁵ ».

Ce qui apparaît dans les cauchemars, ou dans celui de l'arbre qui aura pris racine, c'est la tentative, dans sa maternité, de prendre ces signes bizarres sur son corps. En effet, pour assurer la fertilité, certains arbres doivent être plantés en jumelant un mâle et une femelle. La grossesse est alors prise comme un trait premier, un duplicata d'elle-même, la copie de l'animal mythique ou la semence de l'arbre qui aura pris racine. Pour d'autres, la maternité s'inscrit dans un programme tout à fait singulier qui vise à boucher la béance de l'Autre. Ces sujets font appel à la science pour vérifier que l'enfant est bien vivant en demandant des échographies supplémentaires à celles qui sont prévues. Les échographies sont des échos à la « graphie », c'est-à-dire à la manière dont un enfant s'inscrit quand il ne peut pas s'écrire symboliquement. Le recours à un test génétique est dans cette même logique, la science permettant d'inscrire ce qui de la filiation ne peut pas être symbolisé. C'est à ces conditions que l'enfant sera appréhendé comme vivant.

Si, dans la névrose, la vie porte la mort du corps de le répéter, dans la psychose, il n'y a pas d'accès à la jouissance du corps de l'Autre. Parfois la maternité, aussitôt arrivée à son terme, conduit à la nécessité de réserver le même donneur. Dans ce cas, le sujet plaque un double sur ce qui vient de se produire ; il n'y a pas d'écoulement du temps, ce temps nécessaire pour l'inscrire dans une répétition qui fait appel au refoulement.

Mots-clés : féminité, sexualité et jouissance.

*  Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1.  S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 127.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.

3.  J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

4.  *Ibid.*, p. 733.

5.  *Ibid.*

6.  *Ibid.*, p. 732.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

8.  *Ibid.*, p. 75.

9.  *Ibid.*

10.  *Ibid.*

11.  *Ibid.*

12.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 374.

13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.

14.  J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 692.

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.

Paola Malquori

Sine causa. Le temps logique du désir d'enfant *

« Faire des enfants, ou pas » prête à réfléchir sur le sens du mot « faire », qui renvoie à fabriquer, produire de soi, hors de soi, selon une des définitions du dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert*. Dans ce sens, « faire » résonne comme un des impératifs catégoriques de la jouissance de notre époque, celle du discours capitaliste où nous sommes plongés ou jetés selon la métaphore heideggérienne, qui remarque le non-choix d'une position, auquel se lie le « ou pas » de la deuxième partie de la phrase, « faire des enfants, ou pas ».

Faire ou ne pas faire, est une nouvelle déclinaison de « être ou ne pas être » d'Hamlet, une question qui interroge le désir du sujet en tant que désir de l'Autre, conçu soit comme l'Autre social qui fait de la parentalité une des normes sociales qui règlent les jouissances subjectives à travers l'institution de la famille, soit comme l'altérité première¹ à laquelle le sujet est confronté depuis sa naissance.

Comment le sujet se rapporte-t-il à ce qui vient du réel de chaque discours ? Où chercher le symptôme, dans le « faire » ou dans le « pas faire » ?

Je voudrais analyser ces questions à partir du cas d'une femme qui vient me voir parce que son désir de devenir mère ne se réalise pas. Elle me dit qu'elle n'est tombée enceinte qu'une seule fois, mais qu'elle a perdu son enfant au cours de la deuxième semaine de grossesse. Après avoir fait plusieurs tentatives médicales et plusieurs analyses pour connaître la cause de cet insuccès, la réponse de la science est : *sine causa* ; le couple ne réussit pas à procréer et la science médicale ne peut en saisir la cause. C'est à ce moment-là, après ce verdict, qu'elle vient me demander une analyse, la science médicale ne répondant pas à sa demande.

Dans toutes ces tentatives, dont la demande d'adoption, le dernier sujet en cause, c'est l'enfant. L'enfant serait plutôt un moyen de s'assurer une place dans l'existence par la transmission, génétique ou par l'adoption, et en effet dans un moment d'angoisse elle se demande : que restera-t-il de moi après ma mort si je ne fais pas d'enfant, aucun trait de moi-même ?

On pense le trait comme ce que le sujet prélève de l'autre par identification, ce que Freud définit, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, comme la première manifestation d'un lien affectif d'un sujet à l'autre, qui peut prendre des formes ambivalentes d'amour ou d'hostilité, un trait qui serait en commun et qui établirait un lien entre eux deux.

Ce trait unaire, Lacan, à partir de la lecture de Freud, l'inscrit dans le champ du désir, champ de l'Autre, en le comparant avec la trace que le chasseur primitif fait sur l'os pour commencer à compter : un, deux, trois ², chaque coche occupant une place et ainsi fondant la différence.

En même temps, le trait unaire comme trait signifiant implique le rapport à une trace effacée : les signes du chasseur primitif ne disent rien de ce qu'ils signifient, mais par cet effacement se constitue une chaîne à partir d'un premier signifiant qui représentera un sujet pour un autre signifiant.

La trace du sujet se transmet de quatre façons, par les quatre substances épisodiques par où le sujet se rapporte au désir de l'Autre. Le sujet du désir s'efface comme sujet dans la demande, étant lui-même le petit *a* qu'il cherche dans le champ de l'Autre : objet oral, anal, scopique, invoquant, comme l'indique le mathème de la pulsion \$ désir de demande, en symétrie avec celui du fantasme, \$ désir de *a* ³.

Je cite Lacan : « Les quatre *effaçons* dont peut s'inscrire le sujet, qui reste, bien sûr, insaisissable, de ne pouvoir qu'être représenté par un représentant, car il ne subsiste qu'en tant qu'il s'inscrit dans le champ de l'Autre ⁴ » – à souligner : le jeu de mots entre façon et effacer.

Dans la demande : « Quel trait de moi restera après ma mort si je ne fais pas d'enfant ? », on entend que ce sujet pense pouvoir transmettre seulement un trait à travers le corps. Un corps qui se fait sentir. L'horloge biologique la met en garde sur le temps qui passe et qui n'est jamais à l'heure, jamais correct, comme lorsqu'à l'arrivée de ses règles à 11 ans, sa mère lui avait seulement dit : « C'est trop tôt », tandis que maintenant elle pense que c'est trop tard.

Elle se trouve au bord d'un abîme, entre le temps subjectif et le temps de l'Autre, oscillant entre « être victime » et « être juge », seule dans l'angoisse du vide, qu'elle décline dans les termes de la privation dans laquelle son histoire familiale s'est inscrite, et qui la mène dans une revendication constante envers tous les membres de sa famille : sa mère, son père et son frère.

Occuper la place de femme en tant que mère pourrait lui garantir une place dans le discours familial en comblant la privation dont elle se sent affligée depuis toujours.

Mais il y a le corps qui fait symptôme et qui objecte à son désir de devenir mère, en la portant sur le seuil de la demande autour du désir de sa mère, une femme liée à un tyran, son père. La demande sur le désir de la mère, ouvre la question de la femme : qu'est-ce que désire une femme ? Quel est le rapport entre le désir et la jouissance ?

Sa mère, qui ne l'a jamais autorisée à aucun désir et qui se plaignait d'avoir fait des enfants trop tard, ne lui a jamais demandé quand elle aurait voulu faire un enfant. Maintenant, c'est elle-même qui se plaint d'avoir commencé trop tard à essayer d'engendrer, dans un jeu d'identifications spéculaires.

« Tôt ou tard » révèle qu'entre ce couple mère et fille, il n'y a aucune correspondance de temps, aucune synchronie de désir, comme si sans la demande qui porte le désir de l'Autre le sujet ne s'autorisait pas à désirer, soit à devenir sujet : sans le désir de l'Autre, le sujet est comme un moteur éteint qui ne démarre pas.

Dans la période du confinement du à la pandémie, lors des séances par téléphone, surgit l'urgence de la question du corps. Elle voudrait essayer encore une fois la fécondation artificielle pour mettre à l'épreuve ce corps qui lui a donné de grandes satisfactions, mais qui ne fonctionne pas en tant que femme et la fait se sentir défaillante, privée de quelque chose. Le corps vient la trahir en montrant le décollement entre le désir comme puissance et le corps comme acte, le corps faisant limite à un désir qui reste insatisfait. On se demande avec elle ce qu'est un corps qui fonctionne en tant que femme.

Dans une analyse historique sur le corps de la femme dans le passage entre féodalisme et capitalisme, Silvia Federici, dans son livre *Caliban et la sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive*⁵, fait la distinction entre production et reproduction. Elle considère que la reproduction est la source de l'exploitation et de la création d'une plus-value au service du système capitaliste, la reproduction de la force de travail.

Dans ce sens, on peut penser que la reproduction comme plus-value prend pour certains sujets la place d'un plus-de-jouir, effet du discours de l'Autre⁶.

Faire des enfants serait au service du discours courant, le discours de la norme⁷, comme on le perçoit lorsque les parents nous amènent leurs enfants, leur demande étant de les normaliser, de les rendre homologues à tous les autres. Que se passe-t-il lorsque l'écran imaginaire de la norme, du « tout va bien », se brise ?

Une autre femme, pendant le confinement, me consulte parce qu'elle a été quittée par son mari après vingt ans de mariage et reste seule avec sa fille de 16 ans dans un pays étranger où elle avait déménagé pour travailler. Elle commence une relation sur un site de rencontres, mais après un mois de messages fréquents et de rêveries, le partenaire virtuel ne répond plus, il disparaît. Angoissée, elle se demande quel sera son destin quand sa fille aura 18 ans et ira étudier à l'étranger. Dans une rêverie, elle se voit toute seule, en se demandant si elle ne risque pas de devenir folle et d'être internée dans un asile.

De même dans ce cas, le cadre de complétude imaginaire de la norme se brise, la toute-puissance du moi chavire dans l'impuissance du sujet face à un réel qui arrive, inattendu. On passe de la plénitude du cadre familial à l'image de la solitude, de la folie, figure d'une femme seule, silencieuse. Le silence, un attribut qu'on associe souvent aux femmes dans les récits et les mythes de plusieurs cultures ⁸, est un trait qui laisse le sujet féminin tout seul dans sa jouissance indicible, pas-toute, non partageable ; ça peut être le trait égaré de la féminité, une façon égarée d'habiter le désir, et d'habiter la jouissance.

À notre époque, faire et élever des enfants introduit de plain-pied la femme dans le discours de la norme, en la mettant à l'abri d'une jouissance énigmatique qui n'est pas toute phallique, la femme-mère étant perçue comme moins dangereuse que la femme seule, qui incarne la dimension du désir d'Autre chose, dont nous parle Lacan dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* ⁹.

À l'époque de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme, hors de la maison, vagabondes, errantes, hérétiques, les femmes étaient condamnées au bûcher, brûlées comme sorcières. Rappelons-nous qu'en italien le mot *donna*, qui correspond au français « dame », vient du latin *domina*, la maîtresse de la maison, qui à son tour vient du mot latin *domus*, qui signifie maison ¹⁰. Que reste-t-il d'une femme si elle n'est plus la femme d'un homme ni la mère d'un enfant ?

Dans la leçon du 21 janvier 1975 du séminaire *R.S.I.*, Lacan met en symétrie la femme et le symptôme, non pas seulement pour dire que la femme est l'objet *a* de l'homme, mais pour parler de la fonction du dire.

Le symptôme est défini comme « des points de suspension ¹¹ », ce qui renvoie à ce qui ne s'écrit pas du rapport sexuel, les points de suspension représentant comme des points d'interrogation sur le non-rapport.

Si on suit les flèches du schéma des formules de la sexuation ¹², on voit qu'un sujet dans la position féminine peut aller vers le Φ de la position

masculine ou vers le $S(A)$ à l'intérieur du même quadrant, c'est-à-dire que le choix du sexe côté homme inclut l'autre sexe, tandis que le choix côté femme peut l'inclure ou pas.

Le rapport à l'autre renvoie au dire, un dire qui reste silencieux lorsqu'il ne va pas vers le Φ . Lorsque l'homme $\$$ fait d'une femme son objet a , et lorsqu'une femme va vers le tout phallique Φ , se met en scène un rapport avec l'autre sexe qui fait suppléance au non-rapport sexuel.

Faire des enfants met le sujet, homme ou femme, à l'abri de la jouissance Autre, parce que l'enfant peut occuper la place du phallus, et le sujet peut revenir ainsi à la dialectique d'avoir ou d'être le phallus¹³. En même temps, faire des enfants ou pas, amène certains sujets vers la toute-puissance de la demande et de l'offre qui annule tout désir de l'autre¹⁴.

Le désir inconscient se manifeste dans la demande à un Autre, qui ne répond pas et qui demande à son tour, dans un jeu de répétition infinie où survient une impasse, par l'inévitable dissymétrie entre désir et demande, quel que soit le couple en question.

On comprend la différence entre demande et désir à partir des questions sur la sexualité féminine relevées par Freud. La fille peut désirer le phallus en le demandant là où il n'est pas, à savoir chez la mère. Une demande originaire, mais contre nature, fantasmatique, irréaliste, et pour cela infinie. On peut demander tout à une mère et s'apercevoir ne rien recevoir, la demande infinie adressée à la mère tourne autour du vide de la Chose, trace d'une jouissance perdue, que l'objet a tend à combler.

Pour le cas en question, le tribunal a proposé au couple un enfant en adoption, c'est la deuxième chance, la première ayant été refusée, cette fois c'est une petite fille. Une des premières choses relevées en séance est que le prénom de la petite fille est une partie du prénom de cette femme.

Pour conclure, je dirais que le temps du désir d'enfant est un temps de points de suspension, temps du symptôme nécessaire, où le jeu d'identification continue, dans un déplacement du faire des enfants ou pas à avoir ou être un enfant.

Mots-clés : femme, désir, jouissance.

*  Présenté aux Journées nationales EFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 312.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 231.
3.  S désir de *a*, façon dont Lacan lit le mathème du fantasme $\$ \diamond a$, dans la séance du 9 mai 1962 du séminaire IX, *L'Identification*, inédit, en ligne.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 317.
5.  S. Federici, *Calibano e la Strega. Le donne, il corpo e l'accumulazione originaria*, Milano, Mimesis, 2015. (Le livre est traduit en français : *Caliban et la sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève, Marseille, Paris, Entremonde, 2017.)
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, leçon du 20 novembre 1968.
7.  « Ce qui fait le lien du désir en tant qu'il est fonction du sujet, du sujet lui-même désigné comme effet du signifiant, c'est ceci, c'est que le *a* est toujours demandé à l'Autre. C'est la vraie nature du lien qui existe pour cet être que nous appelons normé. » J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », en ligne.
8.  N. Polla-Mattiot, *Singolare femminile. Perché le donne devono fare silenzio*, Milano, Mimesis, 2019.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, leçon du 22 janvier 1958.
10.  Entretien avec Marguerite Duras, « Il n'y a que les femmes qui habitent les lieux, pas les hommes », 1976, en ligne. Marguerite Duras évoque son rapport à sa maison, ainsi que la puissance et l'attractivité que ce lieu de vie exerce sur elle.
11.  Ce signe de ponctuation indique en effet une suspension dans le discours, une pause, une phrase qui n'est pas conclue.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.
13.  « Il n'y a rien d'excessif, au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (cf. *Bedeutung des Écrits*) la fonction qui supplée au rapport sexuel. D'où une inscription possible (dans la signification où le possible est fondateur, leibnizien) de cette fonction comme Φx , à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument », J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 458.
14.  « Au premier conflit qui éclate dans la relation de nourrissage, dans la rencontre de la demande d'être nourri et de la demande de se laisser nourrir, il se manifeste que cette demande, un désir la déborde – qu'elle ne saurait être satisfaite sans que le désir s'y éteigne – que c'est pour que ce désir qui déborde la demande ne s'éteigne pas, que le sujet qui a faim, de ce qu'à sa demande d'être nourri répond la demande de se laisser nourrir, ne se laisse pas nourrir, et refuse en quelque sorte de disparaître comme désir du fait d'être satisfait comme demande – que l'extinction ou l'écrasement de la demande dans la satisfaction ne saurait se produire sans tuer le désir. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 242-243.

Matilde Peligrí

Désir de grossesse et désir d'enfant à l'adolescence *

La grossesse à l'adolescence est un sujet d'actualité. Malgré les nombreuses campagnes préventives, nombre d'adolescentes tombent enceintes. La survenue d'une grossesse à l'adolescence est le plus souvent imputée à un « accident » et la réponse médico-sociale consiste en une meilleure information sur la contraception. Pourtant, à y regarder de plus près, une autre logique que celle de l'accident apparaît souvent. Les adolescentes expriment, quand on les autorise à parler, soit un désir de grossesse qui ne concerne pas directement un enfant à vivre dans la réalité, soit quelque chose à propos du désir d'enfant. Et si on les écoute, elles laissent entrevoir la division ou le clivage entre être femme et être mère.

Si on ne voit dans la grossesse de l'adolescente que le résultat d'un accident ou du destin, on réduit singulièrement la signification d'un tel événement. Nous pouvons nous poser la question : pourquoi une maternité si précoce ? Comment expliquer toutes ces grossesses accidentelles ? Alors que la contraception est aujourd'hui à la portée de toutes les femmes, le nombre d'avortements ne recule pas. Plusieurs semblent répondre à une nécessité inconsciente, comme s'il fallait que ces grossesses aient lieu, quand bien même elles étaient destinées à être interrompues.

La grossesse à l'adolescence n'est pourtant pas un fait nouveau dans notre société. Dans le texte de Wedekind *L'Éveil du printemps*¹, une jeune fille de 14 ans, Wanda, tombe enceinte après une première rencontre avec un garçon, Melchior. Elle ne sait pas comment on fait des enfants et sa mère la trompe en faisant passer sa grossesse pour une maladie. Wanda interpelle sa mère, qui refuse de lui répondre ou arrive juste à « mi-dire » une réponse. Elle veut savoir quelque chose sur la féminité au moment de ce passage d'un être fille à un devenir femme, signé par son changement de robe. Et à la fin, par l'incompétence de ses avorteurs, elle meurt sans avoir pu choisir l'enfant ou pas. Elle n'a pas été écoutée pour donner un sens à sa grossesse.

Quelques auteurs ont essayé de réfléchir sur ce sujet à travers la théorie et la clinique. Dans un texte de 1969, « L'adolescente contemporaine ² », Helen Deutsch nous dit : « Que l'adolescente mène sa grossesse à terme ou qu'elle se fasse avorter, [...] une telle grossesse peut être une tragédie qui laisse presque toujours des cicatrices psychiques durables. »

Ignacio Melo, dans son article « Adolescentes enceintes ³ », écrit : « Et c'est après coup que le sens de la grossesse se donne à voir comme intention et en acquiert les caractéristiques psychiques. » Et dans un article que j'ai écrit en Catalogne ⁴ en 2010, j'avais : « La grossesse est idéalisée et met à l'abri de toute approche sexuelle. Il s'agit bien d'être mère pour ne pas être femme. »

Dans les vignettes cliniques de ma pratique de plus de vingt ans comme psychanalyste dans un centre public de « planning familial » avec des adolescentes venues faire une demande d'interruption de grossesse ou de porter à terme la grossesse, on constate que pour chaque adolescente il y a toujours une question qui se pose : faire un enfant, ou pas.

J'essaierai de montrer la signification de différentes grossesses par rapport au désir de grossesse ou au désir d'enfant. Pourquoi des adolescentes décident-elles d'avorter et d'autres de faire un enfant ? Sont-elles prises entre la mère et la femme, symptôme du passage à la féminité ? L'avortement serait-il comme un passage à l'acte, un ravage mère-fille ?

Vignette 1 : Emma, faire un enfant, ou pas

Je vous présente Emma, une adolescente âgée de 15 ans. Elle consulte parce qu'elle a des problèmes scolaires. Dans les entretiens préliminaires, des difficultés avec ses parents et dans son rapport à l'autre sexe sont mises en évidence. Emma est fille unique, elle est très unie à sa mère, avec laquelle elle se dispute sans cesse. La mère a été sa confidente jusqu'à peu de temps, mais maintenant sa fille ne lui raconte presque rien. La mère veut contrôler et savoir tout sur sa fille et elle est angoissée parce qu'elle ne peut pas savoir si sa fille est sur la bonne voie. Plus sa mère la surveille, plus Emma s'enfuit de l'école et de chez elle. Le père d'Emma a des difficultés à occuper sa place à cause de la symbiose mère-fille.

Emma sort avec un jeune garçon, il est son cinquième petit ami depuis deux ans. Avec les autres, elle a eu des rapports sexuels sporadiques, mais avec un sentiment de culpabilité devant l'éveil de sa sexualité. Mais maintenant, avec ce nouvel ami, elle en a plus souvent, en secret, parce qu'elle ne veut pas que ses parents le sachent. Elle est au courant de la contraception mais ne l'utilise pas. Par deux fois, elle a pris la pilule du lendemain

sans que sa famille le sache. Elle aime passer son temps avec son petit ami dans le bar où il travaille, car elle préfère ne pas fréquenter l'école.

Quand elle parle de ses rapports sexuels avec son dernier ami, elle dit avoir peur de devenir folle, pourtant elle n'a pas peur de tomber enceinte et au passage elle déclare qu'elle n'a pas eu ses règles ce mois-ci, presque sans manifester de souci. Elle ne veut pas faire de test pour savoir si elle est enceinte ou non. Plus tard, elle dira qu'elle craint un résultat positif. Enfin, elle a la preuve qu'elle est enceinte. Elle veut tout de suite avorter. Pour elle, « ça n'est rien ». Elle n'aime pas être mère et pense aller avorter en secret. Mais elle a besoin d'un adulte pour l'accompagner ; son petit ami de 17 ans ne veut pas qu'elle avorte parce qu'il a des remords, selon elle. Sa tante est d'accord pour la conduire à la clinique, car elle approuve la décision et affirme : « Il ne restera pas la moindre trace ! » Finalement, Emma décide de le dire à sa mère et elles y vont ensemble.

Après l'avortement, elle ne veut rien dire, comme si l'acte n'avait pas existé, et dans les entretiens elle est plutôt préoccupée par son entourage familial et par son petit ami. Elle n'a pas besoin d'être tout le temps avec lui comme avant, ni de le suivre ni de le contrôler. « Qu'il fasse ce qu'il veut », dit-elle. Elle n'est plus aussi jalouse qu'avant. Elle se demande si elle l'aime maintenant tandis qu'elle commence à se concentrer sur les études. L'étape impulsive d'acting diminue. Je me demandais ce qui se passait pendant cette période. Que signifie pour Emma sa grossesse ? Et quel est le statut de l'avortement pour elle ?

Je revois Emma deux ans plus tard, elle a 17 ans et elle est enceinte. Tout le monde, famille et professionnels, l'a orientée vers une interruption de grossesse. Comme elle a des doutes, elle vient consulter une psychanalyste. Elle relate qu'elle a des amis qui fréquentent la délinquance et consomment des drogues. Elle affirme qu'elle n'en consomme pas, mais que sa famille la soupçonne de le faire et ils veulent qu'elle avorte.

Elle parle de sa vie amoureuse, de ses conduites à risque. Elle est tombée enceinte deux ou trois fois et a dû avorter ; elle peut associer ces grossesses multiples à la rencontre avec l'Autre sexe et à sa difficulté à savoir si elle aime les jeunes hommes ou si elle veut expérimenter le sexe et la jouissance.

Ses rapports avec son père sont très bons, mais pas avec sa mère. Il y a six mois, elle est tombée amoureuse d'un homme de 37 ans, divorcé et père de trois enfants. Elle commence à le voir en cachette et à avoir des relations sexuelles avec lui. Elle est très amoureuse et avoue qu'il travaille comme « camello » (en espagnol, celui qui vend des drogues) ; elle confie

aussi qu'il l'a initiée à la consommation de drogues douces, elle n'en a pas pris d'autres parce qu'elle a peur.

Sa mère veut donc qu'elle avorte, mais son père et son amoureux veulent qu'elle garde l'enfant. Son ami veut le reconnaître et vivre avec elle et l'enfant. Après quelques entretiens, Emma prend deux décisions : elle aura l'enfant et ira vivre avec son ami. Après cette décision, elle cesse les entretiens.

Trois ans plus tard, Emma reconsulte. Que s'est-il passé pendant ces trois années ? Elle a vécu avec son ami pendant la grossesse, mais après la naissance de l'enfant elle est rentrée chez ses parents. Elle a abandonné cet homme et son milieu, considérant que ce n'était pas une vie pour un enfant ; pendant sa grossesse, son ami consommait de plus en plus de drogue. Son enfant porte le nom de sa famille, parce qu'elle n'a pas voulu que le père de l'enfant le reconnaisse.

Emma va commencer un travail thérapeutique pour se questionner sur son acte, sur ses signifiants et sur la raison pour laquelle depuis qu'elle est mère elle est restée « sans bouger », sans reprendre sa vie, ses études, sans voir d'hommes. Quelle lecture faire de la grossesse ? Être mère sans passer par la féminité ? Ne rien savoir de la jouissance ?

Vignette 2 : Noelia ou le choix fugace

Noelia a 13 ans, et elle a fait une rencontre rapide dans une discothèque avec un garçon de 15 ans. Lorsqu'elle se rend chez un gynécologue pour consulter pour un retard de règles, elle est enceinte de dix-sept semaines. Elle s'en étonne, car elle « n'a pas eu de relations sexuelles complètes, et ne s'en est pas rendu compte avant l'examen médical ». Ce déni des perceptions corporelles est habituel dans les demandes d'avortement tardif. Puis elle commence à ressentir des mouvements du fœtus. Elle souhaite alors s'en débarrasser rapidement et se présente au centre de planification familiale avec sa mère. Pour elle, tout s'est vite passé sans avant ni après. Elle ne veut rien savoir.

Après l'avortement, elle somatise beaucoup et demande à commencer un travail thérapeutique pour en savoir un peu sur la signification de la grossesse interrompue, qu'elle a vécue comme une attaque contre son corps de pubère. Et comment la maternité l'a confrontée au fait d'« être pleine » et l'avortement d'« être vide », et à la castration.

On perçoit dans les vignettes que la grossesse rend compte des problèmes subjectifs de ces adolescentes et des avatars particuliers de chaque jeune fille dans son accès à la sexualité et à la féminité. L'hypothèse d'un passage à l'acte qui va permettre de passer magiquement du corps de l'enfance à l'âge adulte ou de petite fille à mère est très convaincante.

La question est de savoir quel prix l'adolescente doit payer dans cette étape qui n'est pas sans risques, cette étape décisive de la rencontre du sujet avec le désir sexuel, avec l'élection de l'objet d'amour. Que fera-t-elle ? Quelles seront ses manœuvres ? Va-t-elle risquer sa vie ou saura-t-elle sacrifier une part de la jouissance en jeu ?

Si pour Freud ⁵ une femme choisit la troisième voie des destins de la féminité, soit la maternité, pour Lacan, elle est celle qui maintient l'écart nécessaire entre la mère et la femme, que la maternité vient recouvrir à l'occasion. Il écrit : « La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère. [...] elle montrera que c'est une suppléance de ce pas-toute sur quoi repose la jouissance féminine. [...] elle trouvera le bouchon de ce *a* que sera son enfant ⁶. »

Or le désir d'enfant n'a rien d'un projet rationnel. C'est un désir inconscient. Il se montre à peine dans les dits. Le désir de grossesse est ambigu. Il ne renvoie pas forcément à un désir d'enfant : parfois, il s'agit simplement pour chaque fille ou femme de tester inconsciemment sa fertilité. Tout se passe comme si elle désirait être un peu enceinte. La grossesse peut être désirée, voire préméditée, sans pour autant être associée à un désir d'enfant.

À l'adolescence, s'agit-il d'un choix forcé ? Pourrait-il laisser une marque, traumatique dans le sens que donne Lacan à ce terme ? Être mère à l'adolescence et l'avortement au même âge peuvent laisser des traces.

Mots-clés : adolescente, désir d'enfant, avortement.

*  Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1.  F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, trad. de F. Regnault, préface de J. Lacan, Paris, Gallimard, 1974.

2.  H. Deutsch, *Les Comme si et autres textes*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 331.

3.  I. Melo, « Adolescentes enceintes », *Revue Adolescence*, n° 55, *Parentalité*, L'Esprit du Temps, 2006, p. 141-174.

4.  M. Pelegrí, « Posibles mensajes o lecturas de los embarazos prematuros en la adolescencia », *Revue Dialogos*, des centres de planification familiale.

5.  S. Freud, « La féminité » (1933), dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 169 et suivantes.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 36.

Anna Wojakowska-Skiba

Adopter un enfant ou pas *

Mon point de départ pour cette intervention est l'étymologie. Le mot latin *adoptare*, qui signifie « choisir », renvoie à faire sien un enfant qui n'est pas né de soi. Dans la Rome antique, l'adoption provenait de la volonté de maintenir la continuité de la famille, de transmettre patrimoine et patronyme, donc le nom du père. La question se pose de savoir ce qui a changé depuis ; la psychanalyse peut-elle en dire plus que la psychologie sur la fonction de la mère et du père dans l'adoption ?

Aujourd'hui, les enfants peuvent être adoptables par la volonté des parents biologiques, à la suite du retrait légal de l'autorité parentale, de l'abandon de fait ou, en l'absence d'autre famille, de la perte des parents. L'adoption plénière, irrévocable, constitue une rupture totale des liens avec la famille d'origine pour une nouvelle filiation dans laquelle l'adopté prend le nom de l'adoptant, qui exerce toute l'autorité parentale ¹.

En Pologne, la loi soumet les futurs adoptants à une évaluation psychologique et économique et impose un cours d'un an qui les prépare aux problèmes potentiels et à la manière d'aborder l'adoption pour n'en faire ni un secret ni un stigmate. Selon la loi, réussir cette procédure équivaut à vouloir accueillir un enfant. La proposition d'adoption qui y fait suite détaille les troubles physiques et mentaux de l'enfant. À l'avenir, les cas d'enfants adoptables malades pourraient être plus nombreux en Pologne si, malgré les protestations sociales actuelles, l'interdiction de l'avortement en cas de malformations fœtales entre en vigueur ².

L'adoption entraîne plusieurs questions. D'abord celle du discours commun : pourquoi les futurs adoptants, qui ont accès à ces connaissances décourageantes, ne renoncent-ils pas à l'adoption ? Mais aussi celle de notre perspective : la volonté d'avoir un enfant « à tout prix » naît-elle du désir ? Le désir d'enfant a-t-il les mêmes racines chez les parents adoptifs et biologiques ? Un enfant délaissé est-il non désiré, et donc indésirable à son tour ? Je vais essayer d'apporter quelques éléments de réponse.

D'après le séminaire *L'Identification* (1961-1962), prononcé par Lacan dans le contexte des changements politiques et sociaux entraînés par l'apparition de la pilule contraceptive ³, la première raison d'être pour la naissance d'un enfant est qu'on le désire ⁴. Toutefois, selon une thèse plus tardive (1979), le fait d'être désiré ou non n'enlève pas cette dimension de facticité de l'existence et rien de ce qui vient de l'Autre ne peut libérer le sujet du réel comme trou causant le *troumatisme* ⁵. L'importance du désir pour le destin de l'enfant s'en trouve-t-elle annulée ? Il me semble que non et je vais tenter de le démontrer.

Voici un exemple : un couple décide d'adopter un garçon de 14 mois avec suspicion de syndrome d'alcoolisme fœtal (SAF), à l'origine de changements dans la structure du corps et de lésions irréversibles du système nerveux central. Le garçon n'a pas un développement normal pour son âge. Les premiers mois après l'adoption, il se cogne la tête contre les murs, crie et frappe ses parents terrifiés. En maternelle, à l'âge de 2 ans et demi, il profère des grossièretés qui provoquent des réactions négatives chez les institutrices et les autres parents. Les psychologues estiment que soit cet enfant est submergé d'émotions négatives car séparé de ses parents biologiques, soit que les parents adoptifs sont fautifs car ils ne prennent pas de mesures face à ce comportement inacceptable. Mais les conseils prodigués n'améliorent ni l'état de leur fils, ni le leur. Un jour, après avoir entendu les institutrices de l'école primaire se plaindre auprès de sa mère qui pleurait d'impuissance, il lui dit : « Maman, tue-moi, tu auras moins de problèmes ! » Choqués de ces propos, les parents décident de ne pas avoir de deuxième enfant. Néanmoins, quelques mois plus tard, ils adoptent une fillette de 2 ans avec un diagnostic de SAF. Les crises continuent et c'est ainsi que le mari console sa femme : « Tu sais que ces enfants n'ont que nous ⁶ ? »

La demande de ce garçon à sa mère adoptive est ici particulièrement intéressante, à la lumière de la thèse de Lacan selon laquelle la parole de la mère est celle qui s'inscrit principalement dans la mémoire de l'enfant. L'enfant de cet exemple interprète que l'Autre primordial veut se débarrasser de lui, voire le tuer. Il semble donc que, pour la mère biologique, cet enfant était une malédiction plutôt qu'un être unique et chéri. Faute d'informations, il est difficile de décrire la situation pour la mère adoptive et d'affirmer si les deux parents étaient animés par un désir inconscient ou par la volonté de se rendre utiles pour les deux enfants adoptés. Néanmoins, cet exemple montre que l'adoption d'un enfant malade pourrait paradoxalement être plus facile que l'adoption d'un enfant en bonne santé, car la connaissance de cet état de maladie réduit l'écart entre l'enfant réel et l'enfant fantasmé.

Comme nous le savons tous, l'enfant, avant même de venir au monde, est déjà sujet dans le dire de ses parents. Dans « Jeunesse de Gide », Lacan parle de « l'insondable rapport qui unit l'enfant aux pensées qui ont accompagné sa conception ⁷ ». Résultat : l'enfant s'évertue d'abord à réaliser ce que les propos et les conduites de la mère lui laissent percevoir de l'objet de son désir et de sa jouissance, donc de ce que Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme. Cette structuration par le fantasme réduit l'enfant à un objet réel avec lequel la mère peut faire ce qu'elle veut. Quel objet de la mère peut-il être ? Son objet-joui, son objet-image ou l'enfant-signifiant nimbé de la valeur phallique ? Ainsi, en se substituant à l'objet du manque maternel, l'enfant se crée une place pour son être et pour son identification et il vient saturer le mode de manque où se spécifie le désir de la mère névrotique, pervers ou psychotique ⁸.

Selon le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, de Lacan, l'enfant se satisfait de venir à la place de l'objet du désir de la mère ⁹. L'interprétation que la mère a de l'enfant en termes de pulsions fait de lui le futur interprète de l'énigme du désir de l'Autre. L'enfant essaye de trouver le mot de l'énigme de sa conception et de son existence. Chaque mère, biologique ou non, récupère potentiellement, par le biais de l'enfant, l'objet de son manque phallique. L'avenir de l'enfant dépend donc de la façon dont il est substitué au manque phallique de la mère et de la place qu'il occupe dans cette substitution. Pour que l'enfant puisse repérer son propre désir au lieu de rester dans son repérage du désir de la mère, il faut que son désir à elle, porté par le fantasme, ainsi que le plaisir qu'il entraîne, ne soient accessibles à l'enfant que par la voie de l'interprétation. Il faut aussi que la parole du père intervienne sur le discours de la mère, faisant obstacle à ce qu'elle réintègre son enfant en soi comme objet, à leur satisfaction mutuelle ¹⁰.

La problématique de l'abandon par la mère, présente dans l'adoption, pose la question du défaut du signifiant du désir qu'est le phallus. Quand le phallus opère comme la cause du désir, il donne par la parole une hiérarchisation des objets dans laquelle l'enfant entre comme objet manquant. Quand c'est le phallicisme qui manque chez la mère, l'enfant n'entre pas dans l'inscription phallique. Cet effet d'exclusion pourra se produire avec une mère qui est trop absente et laisse son enfant sans recours face au silence insondable. Mais la conception de l'enfant en elle-même peut aussi évoquer chez la mère un point de forclusion et causer chez elle le délire ¹¹.

Dans sa « Note sur l'enfant ¹² », Lacan souligne l'importance d'un intérêt particularisé de la mère pour l'enfant, donc de son inscription dans un désir non anonyme, qui va au-delà de la reproduction des corps. Il le dit

à Jenny Aubry qui a étudié le phénomène de l'hospitalisme, décrit par René Spitz : les enfants nés et placés en orphelinat mouraient en état dépressif car ils recevaient des soins non particularisés¹³. Toutefois, selon Lacan, il faut aussi que l'amour d'une femme se réfère au nom d'un homme pour que se crée une limite à la métonymie du phallus autant qu'à l'opacité de l'être absolu qu'elle incarne.

Toujours dans le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, Lacan corrèle « le fait d'avoir été des enfants non désirés » à l'irrésistible penchant au suicide reconnu chez ces sujets. Cette aspiration ultime à la mort éternelle, au-delà du principe du plaisir, se produit au moment où ils « n'acceptent pas d'être ce qu'ils sont, ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante dans laquelle ils n'ont été admis qu'à regret par leur mère¹⁴ ».

Selon Lacan dans ce séminaire, c'est l'absence ou la présence de la mère qui constitue, pour le sujet, le signe du désir auquel s'accrochera son propre désir qui ensuite fera de lui un enfant désiré. Dans le rapport à sa propre image, le sujet retrouve la duplicité du désir maternel dans son rapport à lui comme enfant désiré, qui n'est que symbolique. Par contre, le fait d'avoir été non désiré avant la naissance entraîne pour le sujet une destruction presque infinie. Le terme d'enfant désiré répond donc à la constitution de la mère en tant que siège du désir. Lacan illustre cette thèse avec l'exemple de Gide, notant que quelque chose d'impénétrable dans la vie féminine de sa mère l'avait placé comme sujet dans une position complètement « in-située¹⁵ ». Gide a seulement rencontré le désir de l'Autre d'une manière atypique et tardive, quand sa tante a voulu le séduire alors qu'il avait 13 ans. Ne peut-on pas penser que cette jouissance de la mère, impénétrable pour l'enfant par la voie de l'interprétation, ait pu contribuer au fait que Gide ne supportait pas d'être l'objet du désir de l'Autre dans sa vie adulte ?

D'où peut venir le contreponds pour l'enfant ? Selon Lacan, il semblerait que cela vienne soit du côté du signifiant du Nom-du-Père (dont le manque serait pour Lacan cause de la psychose), soit de la fonction paternelle. Lacan nous dit que le signifiant Nom-du-Père à détermination symbolique s'accommode fort bien de l'absence réelle du père¹⁶. Ainsi, dans le cas des enfants adoptés, il peut être introduit par quelqu'un d'autre ; selon l'âge de l'enfant, il peut s'agir du parent adoptif. Or le père adoptif, comme l'expérience clinique le montre, peut compenser l'absence du père biologique qui a démissionné de sa fonction. Lacan souligne d'abord que, dans cette fonction paternelle, le désir du père ne doit pas être indéterminé, il faut donc qu'il fasse d'une femme son objet¹⁷. L'homme doit en outre

prendre soin des enfants qu'il a de cette femme-symptôme et, par son dire de nomination, les faire entrer dans l'histoire des générations et dans un désir non anonyme. Il faut aussi que le père, par sa parole, maintienne sa jouissance dans la répression, dans le juste mi-dire, ce qui se répercute entre autres sur le respect que ses enfants ont pour lui ¹⁸. L'expérience clinique montre aussi que beaucoup d'enfants atteints de troubles du déficit de l'attention et d'hyperactivité proviennent de familles dites « pathologiques », où la jouissance du père est dérégulée et ne se situe pas dans la limite du juste mi-dire. Ces phénomènes chez les enfants peuvent être donc aussi provoqués par une obscénité de la jouissance paternelle.

Pour conclure, si nous considérons avec Lacan que la transmission du désir se fait par la parole, cet Autre du désir peut être un individu autre que le parent biologique. Il en va ainsi pour des enfants naturels comme adoptés. Chaque enfant rêvé doit être adopté dans sa réalité, tel qu'il est comme sujet. Autrement dit, de ce point de vue, tout enfant peut être considéré comme sujet de l'adoption. Le fait qu'il soit accueilli ou non par l'Autre se reflète dans sa parole ¹⁹. Sur la base des mots, un enfant abandonné à la naissance peut aussi adopter ne serait-ce qu'un seul parent de substitution et y accrocher son destin. Le fait d'être désiré de cette manière, d'être adopté comme un enfant unique, peut rendre sa vie plus supportable et non dénuée de satisfaction.

Mots-clés : adoption, enfants non désirés, transmission du désir.

* ↑ Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

1. ↑ M. Stoki, *L'Adoption. Le tissage d'un lien d'amour*, Psychanalyse-Paris.com, accessible en ligne à l'adresse : <http://psychanalyse-paris.com/L-Adoption.html> (consulté en novembre 2020).

2. ↑ Cette nouvelle loi est entrée en vigueur peu après notre intervention.

3. ↑ La pilule contraceptive, inventée aux États-Unis dans les années 1950, est devenue largement disponible en Europe dans les années 1960.

4. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, version AFI, leçon du 28 mars 1962, p. 217.

5. ↑ C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 77.
6. ↑ E. Raczyńska, « Mon enfant a le SAF » (article de presse en ligne), consulté en septembre 2020, accessible à l'adresse : onet.pl (en polonais).
7. ↑ J. Lacan, « Jeunesse de Gide », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 754.
8. ↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant » (octobre 1969), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373-374.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 200.
10. ↑ *Ibid.*, p. 202-203.
11. ↑ C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « ... In progress », 2003, p. 116-115.
12. ↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », art. cit., p. 373.
13. ↑ J. Aubry, *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques, 1952-1986*, Paris, Flammarion, 2010.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 245.
15. ↑ *Ibid.*, p. 258-260.
16. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 557.
17. ↑ J. Lacan, *R.S.I. (1974-1975)*, séminaire inédit, version AFI, leçon du 17 décembre 1974, p. 65-66.
18. ↑ P. Barillot, « À quoi sert un père ? », conférence publique prononcée pour le Forum polonais du Champ lacanien à Varsovie, le 7 décembre 2019.
19. ↑ P.-G. Gueguen, « L'approche psychanalytique : demande et désir d'enfant », *Revue juridique de l'Ouest*, numéro spécial, *Questions bioéthiques, réponses juridiques*, 1991, p. 153-159, accessible en ligne à l'adresse : <https://doi.org/10.3406/juro.1991.1880> (consulté en novembre 2020).

En écho des journées

Élisabeth Pivert

Faire un enfant... adoptable ou pas

Les journées de décembre ont questionné, entre autres, le rôle de la grossesse chez les adolescentes, début de grossesse souvent suivi de la demande d'avorter.

Mais une grossesse peut être acceptée, menée à son terme, sans être associée à l'envie pour la future mère de s'occuper de cet enfant venu au monde mais non advenu dans son désir. Il y a des femmes qui mettent au monde l'enfant qu'elles portent mais confient à d'autres, inconnues, le soin de le élever. Si elles semblent accepter de ne plus rien savoir d'eux, de ne rien savoir de leur devenir, qu'en est-il de la trace qu'elles leur laissent, à travers les lettres, l'objet, la bague, le foulard... ? Dans ce cas, que souhaite cette femme pour son enfant à naître ? S'agit-il pour elle de laisser une trace de son désir pour cet enfant ? Jusqu'où cela peut-il aller ? Jusqu'où cela peut-il être entendu ? Quelle est la conséquence pour l'enfant et quel peut être notre rôle, à nous psychanalystes ?

Ainsi, à cette question possible : « faire des enfants ou pas », j'ajouterai celle-ci : « faire des enfants... adoptables ou pas ? » Ce questionnement est parti de ma rencontre avec un tout-petit en détresse. La mère qui l'avait mis au monde n'avait pas souhaité le reconnaître ni le faire sien. Il était né sous X. Je l'ai reçu pour la première fois, en libéral, quand il avait cinq mois. Cet enfant, je l'appellerai Maxime.

Le jour de ses trois mois, sa mère l'avait mis à l'adoption avec des conditions telles qu'elle rendait celle-ci quasiment impossible et cet enfant presque inadoptable. L'institution avait tout d'abord souhaité respecter les conditions formulées par la mère, mais les trois conseils de famille (ou commissions) mensuels successifs avaient échoué à trouver des familles éligibles. La seule famille qui avait pu être retenue avait refusé l'enfant, sa couleur de peau ne correspondant pas à ses critères de choix.

Qu'entendre du désir de cette mère à travers les écrits qu'elle nous laisse, elle qui ne nous a pas adressé ses paroles par l'intermédiaire du transfert ? Au vu de son origine, s'opposait-elle à l'adoption, souhaitait-elle qu'il soit élevé selon sa religion et ses principes ¹, mais devinait-elle que ses vœux rendraient l'enfant inadoptable ? Désir de mort ou désir de vie ?

Et Maxime, quant à lui, comment allait-il ? Comment vivait-il tout cela ? La mère continuant ses visites régulières jusqu'au troisième mois, l'espoir était grand pour les soignants qu'elle revienne sur sa décision ² et garde l'enfant, c'était presque une certitude pour eux !

À leurs dires, jusqu'au moment de son abandon effectif, Maxime était un bébé souriant, dans l'échange, le regard confiant, s'abandonnant dans les bras de l'adulte. Avec l'échec des commissions d'adoption successives, la déception des soignants fut grandissante et renouvelée. Mais tout cela : abandon, tentatives, espoirs, déceptions, ils l'avaient soigneusement caché à l'enfant. Il n'en aurait rien su. Mais la mère, que lui a-t-elle dit ? N'en a-t-il vraiment rien su ?

À l'âge de cinq mois, il souffre de bronchiolite récidivante. Son corps est couvert d'eczéma, dont seul le visage est épargné. Il ne regarde plus l'adulte qui le nourrit. Il ne demande d'ailleurs plus à être nourri. Il dort en permanence, n'appelle plus, se fait oublier, lui qui, d'une certaine manière, a été « oublié » par sa mère.

On me contacte et m'interroge : cet enfant est-il adoptable ? Souffrirait-il d'une pathologie psychique, type autisme, ce qui rendrait l'adoption d'autant plus difficile ? Quant à moi, au vu de son histoire, je m'interroge sur des symptômes dus à l'abandon, souffrirait-il d'hospitalisme (Spitz, 1948) ?

J'ai reçu l'enfant endormi, accompagné de son référent et d'un personnel de soin. Je lui avais préparé une place et me suis présentée à lui. En sa présence, j'ai écouté le récit de son histoire. Lors de l'évocation de sa mère ne revenant pas sur sa décision d'abandon et son admission comme pupille de l'État proposé à l'adoption, Maxime tressaute. Je me suis interrogée : n'est-ce pas à partir de cet « abandon définitif » qu'est advenu son changement de comportement ? Ce qui m'a frappée également, c'est qu'à chaque espoir d'adoption déçu, l'enfant développait de nouveaux symptômes alarmants, allant de plus en plus mal. D'ailleurs, je remarque qu'il sursaute à chaque évocation de tentative d'adoption échouée, gardant toujours les yeux fermés. Ainsi, à chacun des moments que je nommerai « d'abandon », Maxime a réagi dans son corps.

Je décide de lui restituer son histoire. Je m'adresse à lui. Je lui parle des souhaits de sa mère pour lui, des déceptions, des ruptures, de sa façon

de réagir à chacune de celles-ci, de l'eczéma, de ses difficultés respiratoires, de son repli sur lui-même. Soudain, les yeux fermés, Maxime tend sa petite main vers la mienne toute proche. Il se saisit de mon auriculaire et le serre de toutes ses forces. Il ne le lâche pas, ouvre les yeux, et me regarde. Le moment est intense émotionnellement. Il se met à articuler des sons sans parole, des mots sans bruit. Nous sommes tous très émus. Un lien s'est établi. Je lui ai fait une offre, je me suis proposée comme adresse pour recevoir sa détresse. Maxime a pu s'en saisir. Je lui dis alors que nous allons nous revoir et demande à le recevoir au rythme de deux séances par semaine.

Une dizaine de séances ont été nécessaires et suffisantes pour que Maxime redevienne un enfant souriant, dans l'échange, et que disparaissent les symptômes corporels. J'ai également pu faire entendre mes observations, questionner la nécessité, l'obligation de répondre à la demande, aux conditions posées par la mère.

En séances, Maxime va se saisir de mon offre d'écoute, de la restitution et de la mise en mots de son histoire, de mon désir pour lui. Il va progressivement passer d'être entendu, à m'adresser sa parole bâillonnée, puis à se faire entendre. Il va s'engager dans l'échange, tout d'abord non verbal, puis verbal, échange qui fait pacte, rencontre avec l'Autre que je représente pour lui, puis les autres, les soignants, et s'ouvrir au monde extérieur.

Mon intervention lors de la première séance a fait acte dont les effets ont été visibles après coup. Il a été pour moi fondamental que Maxime se sente l'objet d'un désir, d'un désir particularisé ³, ici de mon désir. Il ne s'est pas agi, bien sûr, de prendre la place d'une mère ⁴, d'une soignante de plus, car les soins du corps lui étaient assurés dans le lieu d'accueil. Il s'agissait pour moi d'être là, témoin de son histoire, lieu d'accueil pour sa détresse, d'avoir une offre d'écoute, d'offrir une place à ce petit venu de nulle part (sous X !). Au près de lui, j'ai assumé la place du « grand Autre ⁵ », lieu des signifiants, lieu d'une parole qui fait présence-absence, celle d'un Autre symbolique auquel le sujet peut adresser sa demande. J'ai considéré cet enfant comme un sujet, un analysant à part entière. Car c'est notre rôle, à nous, psychanalystes, de faire surgir le désir de l'enfant, d'écouter sa parole, de lui permettre de s'inscrire comme sujet désirant.

Que s'était-il passé pour cet enfant entre ses trois et cinq mois ? Pendant les trois mois durant lesquels la mère a continué à le visiter régulièrement, n'était-il pas l'objet d'un désir qui n'était pas si anonyme ? La disparition de la mère a provoqué sa chute dans l'anonymat. Alors, son abandon devenu évident pour tous, aurait-il pris un statut d'objet abandonné ?

Serait-il devenu un objet déchet à partir du moment où tout espoir de rester avec sa mère a été vain ?

Pris dans la demande ambiguë de sa mère, s'est-il rendu non adoptable dans l'espoir qu'elle revienne ? Ou se laissait-il mourir puisqu'il n'était plus l'objet d'un désir particularisé après ces trois mois de visite ?

Tentait-il désespérément de faire exister un Autre et de s'adapter au désir de cet Autre énigmatique ? Que penser de cet eczéma ? Cherchait-il à se rendre désirable au travers de ce symptôme corporel, tentant de changer de peau par cet eczéma qui le faisait blanchir, sa peau de couleur sombre ayant entraîné le refus de la seule famille retenue ? Ou était-ce une réactualisation de son abandon, une réécriture dans son corps ?

Une fois Maxime redevenu souriant et plein de vie, l'institution a décidé de chercher une famille capable de faire avec son histoire, une famille qui connaîtrait les souhaits de la mère sans devoir s'y conformer.

Le recours à un psychanalyste a permis ici à Maxime de s'extraire de la pulsion mortifère et de se tourner à nouveau vers la vie. Il a alors pu être rapidement adopté.

1. ↑ Selon la Kafala. Celle-ci est une procédure d'adoption spécifique au droit musulman qui correspond à une tutelle sans filiation. L'enfant est recueilli par une famille adoptive qui s'engage à l'élever comme son propre enfant. Cependant, l'enfant recueilli n'aura pas les mêmes droits d'héritage qu'un enfant légitime. L'adopté garde son patronyme d'origine.

2. ↑ Pendant les deux mois suivant l'accouchement, l'abandon de l'enfant demeure provisoire. Ce délai de deux mois est légalement accordé à la mère pour lui permettre de revenir sur sa décision et reconnaître l'enfant. Durant cette période, l'enfant n'est pas adoptable.

3. ↑ J. Lacan, « Deux notes à M^{me} Jenny Aubry », 1969, *Ornicar ?*, n° 37, 1986.

4. ↑ R. et R. Lefort, *Maryse devient une petite fille, Psychanalyse d'une enfant de 26 mois*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », 1995, p. 9.

5. ↑ R. et R. Lefort, *La Naissance de l'Autre*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », 2008, p. 60.

2^E CONVENTION EUROPÉENNE ROME, 9, 10 ET 11 JUILLET 2021

*Journée de l'École, Langue(s) et passe
9 juillet 2021*

*Ce qui passe entre les générations
10 et 11 juillet 2021*

Langue(s) et passe

Elisabete Thamer

Présentation

Ce fut une option de notre École depuis sa création : les cartels de la passe sont internationaux, donc plurilingues. Depuis le début de notre expérience commune de la passe, nous n'avons jamais dérogé à cette option. Novateur par rapport à l'invention de Lacan de 1967, ce choix soulève des questions sur la passe et son rapport à la langue, aux langues, à *lalangue*. Qu'est-ce que la transmission dans la passe ? Quelles en sont les limites ? Que doit cerner un cartel ? Les traductions sont-elles une perte ou un atout pour la passe ? Quelles sont les conséquences de cette diversité de langues dans le dispositif de la passe pour le travail d'École ?

La passe est une expérience de transmission, une tentative pour celui qui s'y risque de faire passer à l'École ce qui l'a amené à prendre le relais de l'analyste. Or, la passe, comme la cure, n'a pas d'autre *medium* que la parole et, tout comme dans une analyse, il est essentiel que le passant témoigne aux passeurs dans une langue qu'ils partagent. Mais partager une langue garantit-il pour autant une transmission « fidèle » ? Rien n'est moins certain : « Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister¹. »

Différentes élaborations de Lacan, toutes cruciales pour la passe, pointent vers les limites du langage et de la parole articulée : « aporie [du] compte rendu », disait-il². Aporie quant au désir (incompatible avec la parole³, y compris celui de l'analyste), aporie quant à l'objet, quant à l'acte (où le sujet est subverti), quant au réel, quant à la jouissance opaque du symptôme, quant au dire qui ex-siste aux dits... Comment saisir alors dans chaque témoignage de passe, dans ce qui s'y dit, ce qui échappe aux rets du langage ? Est-ce en fin de compte une question de langue ?

Aucune langue à elle seule ne pourrait assurer une transmission sans faille. Les élaborations de Lacan sur *lalangue* rendent cela évident. Toujours singulière, *lalangue* – dont est fait l'inconscient⁴ – ne se réduit pas à une

langue donnée : « *Lalangue* n'a rien à faire avec le dictionnaire, quel qu'il soit ⁵. » On peut partager peu ou prou une langue, en aucun cas une *lalangue*.

Dans notre École, la passe implique son lot de traduction. Tout d'abord celle du passant lui-même, qui doit trouver les mots pour dire ce qu'il *sait*, *lui*. Il y a ensuite la « traduction » que fait le passeur de ce qu'il a entendu pour le transmettre au cartel. Et, enfin, la traduction du témoignage recueilli dans les langues parlées par les membres du cartel. Cette marqueterie de langues autour d'un témoignage favoriserait-elle ou serait-elle un obstacle à l'appréhension de la logique des dits et de leurs conséquences ?

Le plurilinguisme dans le dispositif de la passe favorise, du point de vue pratique, une plus grande flexibilité pour la composition des cartels et contribue à tisser des liens de travail d'École au niveau international. *Langue(s) et passe* est un thème qui condense à la fois le plus structural et singulier de l'expérience de la passe et la dimension politique de notre École. Nous espérons que cette rencontre sera l'occasion de réfléchir et partager sur les différents aspects de notre option initiale.

1.  J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 47.

2.  Cf. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 263.

3.  Cf. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 641.

4.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 126.

5.  J. Lacan, *Je parle aux murs* [Le savoir du psychanalyste], Paris, Le Seuil, séries « Paradoxes de Lacan », 2011, leçon du 4 novembre 1971, p. 18.

Ce qui passe entre les générations

Disputatio 2

Patrick Barillot

Une approche de ce qui passe ¹

De ce bain de langage obscène, le sujet est donc marqué, au niveau de son inconscient, par ces signes de jouissance hors sens ordonnés par le discours parental. Dès l'origine, un lien s'établit entre les générations à un niveau inconscient et, à le lire, Lacan en fait la structure élémentaire de la parenté ². Façon aussi de remettre en question l'approche lévi-straussienne des structures élémentaires de la parenté. Ce que d'autres s'étaient déjà employés à faire, comme l'anthropologue Rodney Needham auquel Lacan se réfère ³.

On peut alors se questionner de savoir jusqu'à quel point les manifestations des différents modes du parlé de l'inconscient, rêve, lapsus, en passant par le fantasme et le symptôme, plongent leurs racines dans cette langue transmise. La question se pose aussi de l'intérêt que l'analysant pourrait trouver à s'apercevoir des effets du discours privé d'où il s'est constitué.

Répliques

Colette Soler

Entre le traumatisme décrit par Freud dans son troisième chapitre de l'« Au-delà du principe de plaisir », lequel est pour tous et pour toujours, et les effets de *lalangue* dite traumatique par Lacan, faut-il choisir ?

Je tiens que c'est la même chose. Le « parent traumatique » que décrit Freud sans le nommer comme tel, ne l'est, traumatique, que parce qu'il parle et use donc de *lalangue*. Mais il n'use de *lalangue* que dans le discours dont il abreuve sa progéniture. On n'a jamais vu un parent traumatique s'en tenir aux borborygmes de la lallation passé le temps bref de ce que l'on nomme parfois la *bêtification*, il faudrait plutôt dire la *bébêtification*. Or son discours a une fin qui ne manque jamais : mettre le petit aux normes de ce que l'on nomme éduquer. Utile d'ailleurs pour faire société, mais la

question demeure de la part respective de ce qui revient à *lalangue* et au discours dans l'effet traumatique.

Diego Mautino À propos de la parenté

À propos de l'intérêt que l'analysant pourrait trouver à s'apercevoir des effets du discours privé d'où il s'est constitué, on perçoit bien que le sujet impute à l'Autre, non pas à son inconscient, mais à sa parenté, le traumatisme, le manque à jouir dont il souffre. « Si nous nous apercevons que nous ne parlons que d'apparement ou de parenté, il nous vient à l'idée de parler d'autre chose et c'est bien en quoi l'analyse, à l'occasion, échouerait. Mais c'est un fait que chacun ne parle que de ça ⁴. »

Les sujets qui viennent « se dire » parlent du noyau originaire de souffrances héritées de ceux qui les ont engendrés, et ça marque toutes les relations du sujet à l'Autre du signe de la *re-petitio*. Quelque chose s'inaugure à travers ce qui se passe entre les générations ⁵, et la psychanalyse reproduit cette production ⁶. C'est dans la mesure où elle converge vers un signifiant qui en émerge pour combler le trou dans le réel – ça fait *trouma*-tisme – que la névrose va s'ordonner selon le discours dont les effets ont produit le sujet ⁷.

-
1. ↑ Celle-ci vient s'inscrire dans la suite de la précédente *Disputatio* 1.
 2. ↑ *Ibid.* La parenté en question met en valeur ce fait primordial que c'est de *lalangue* qu'il s'agit.
 3. ↑ Rodney Needham, dans *La Parenté en question*, Paris, Le Seuil, 1977 (*Rethinking kinship and marriage*, 1971), terminait son introduction par ces mots : « Le terme "parenté" est donc sans aucun doute fallacieux et un critère erroné pour la comparaison des faits sociaux. Il ne désigne aucune classe distincte de phénomènes et aucun type distinct de théorie. Il ne répond à aucun canon de compétence et d'autorité. »
 4. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
 5. ↑ Cf. C. Soler, Présentation du thème : *Ce qui passe entre les générations*, Journées de l'IF, 2^e Convention européenne, Rome 2021.
 6. ↑ « Cette névrose qu'on attribue non sans raison à l'action des parents n'est atteignable que dans toute la mesure où l'action des parents s'articule justement de la position du psychanalyste. » J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 mai 1972.
 7. ↑ *Ibid.* « Tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste. La différence, c'est que le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose et que le parent traumatique, lui, la produit innocemment. »

BRÈVES

David Bernard

La Différence du sexe *

Par Claire Montgobert

Aphorisme : proposition concise formulant l'essentiel d'une théorie ou d'une doctrine. À partir de ces « petites phrases » de Lacan, David Bernard nous invite à relire comment et avec quelle logique Lacan a renouvelé la question de la différence entre les sexes pour en proposer une autre définition.

Maintenir ouverte et reposer la question de la différence *du* sexe : c'est une nécessité éthique, non seulement pour la psychanalyse mais aussi pour le lien social. Au-delà de la morale, des préjugés, des promesses de libéralisation du sexe et de tous les discours de l'époque, ce que l'inconscient nous enseigne, c'est qu'il y a une différence ineffaçable entre les sexes, une différence que d'ordinaire chacun refoule... et qui alimente les symptômes.

« Des airs de sexe ». Le premier chapitre présente les renversements opérés par Lacan quant au phallus : si l'être sexué est affligé par la castration, les femmes et les hommes n'en sont pas affectés de la même façon... pour conclure que le phallus, d'être un semblant, laisse aussi chance à chacun de s'inventer librement comme femme ou homme.

« Semblants d'hommes ». La question de la clinique de la position masculine est introduite par cette remarque de Lacan : « Il est amusant qu'après soixante-dix ans de psychanalyse, on n'ait encore rien formulé sur ce que c'est que l'homme. Je parle du vir, du sexe masculin ¹. » Dans un trajet qui va de l'embarras du phallus au consentement à la castration, le chapitre explore les diverses guises de la position masculine et ouvre sur ce qui pourra conduire un homme à se situer à partir de la logique du *pastout*.

« Chacune » interroge le rapport des femmes au phallus et à la castration et éclaire pourquoi les femmes sont moins directement affectées par la castration imaginaire que les hommes. Le *pastout* n'exclut pas le rapport des femmes au phallus, il en produit au contraire la nécessité.

« Pas toute à lui ». Si le malentendu est pour les deux sexes, il y a bien des façons de tourner autour... Non seulement les sexes ne se rencontrent pas, mais le ratage est au rendez-vous. Et pourtant... situer la faute du côté des ratés que nous fait l'inconscient pourrait ouvrir à la possibilité d'un nouvel amour.

« Discorde entre les sexes ». Ici se déploient les différentes facettes de ce qui ne manque pas de rater. Ségrégation des femmes, plus précisément d'un dire qui dévoile le manque et le scandale du non-rapport sexuel, volonté de forclure ce qui relève de la différence et de l'altérité : femme, mais aussi étranger, homosexuel, jeunesse...

« Pouvoir, politique et sexuation » : en guise de conclusion, trois termes pour questionner, à partir de la psychanalyse, le lien social dans son rapport au pouvoir et au savoir.

*  D. Bernard, *La Différence du sexe*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2021.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 398.

David Bernard

La Différence du sexe *

Par Claire Parada

« Il y a toujours une nécessité éthique à reposer la question de la différence des sexes, non seulement pour la psychanalyse, mais aussi pour l'actualité du lien social ¹. » C'est le pari que David Bernard propose de tenir dans ce livre.

Je relèverai un point très intéressant qui introduit le propos du livre, sans toutefois en être le centre, et qui nous montre comment l'enseignement de Lacan nous permet de lire les thèmes qui traversent notre époque, notamment, ici, la question du sexe et des identités sexuées, très actuelle dans les débats autour de la question du genre. L'auteur évoque en quoi les théories du même nom représentent un nouvel espoir de libération du sexe en considérant que l'être humain est libre de se genrer comme il le souhaite, puisque la différence des sexes ne peut se réduire pour lui ni à l'anatomie, ni à un ordre comportemental dicté par la société. Il est intéressant de remarquer que sur ces deux points la psychanalyse est prête à les suivre, mais que ce ne peut être qu'un faux espoir, car ce serait refouler le réel du sexe qu'est la castration, nous dit-il.

De là, l'auteur déroule toutes les conséquences que ce réel du sexe aura sur l'être parlant, aussi bien sur ses identifications sexuées toujours vacillantes, que sur sa sexualité dont la jouissance est toujours limitée et qui ne lui permet pas d'instaurer un rapport entre les sexes.

Mais alors pourquoi peut-on parler de « libération fantasmée ² » et qu'est-ce qui fait la différence du sexe et non pas des sexes ? C'est ce que David Bernard déplie minutieusement dans cet ouvrage et qui nous donne envie d'aller relire, entre autres, *La Logique du fantasme* ³, *...Ou pire* ⁴ et bien d'autres textes de Lacan cités par l'auteur et toujours si actuels.

* [↑](#) D. Bernard, *La Différence du sexe*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2021.

1. [↑](#) *Ibid.*, p. 9.

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 15.

3. [↑](#) J. Lacan, *La Logique du fantasme*, 1966-1967, séminaire inédit.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011.

FRAGMENTS

« M. HYPOLITE : – C'est sur le mot *Le loup* que je voudrais poser une question. D'où est venu *Le loup* ?

M^{ME} LEFORT : – Dans les institutions d'enfants, on voit souvent les infirmières faire peur avec le loup. Dans l'institution où je l'ai pris en traitement, un jour que les enfants étaient insupportables, on les a enfermés au jardin d'enfants, et une infirmière est allée à l'extérieur faire le cri du loup pour les rendre sages.

M. HYPOLITE : – Il resterait à expliquer pourquoi la peur du loup s'est fixée sur lui, comme sur tant d'autres enfants.

M^{ME} LEFORT : – Le loup était évidemment la mère dévorante, en partie.

M. HYPOLITE : – Croyez-vous que le loup est toujours la mère dévorante ?

M^{ME} LEFORT : – Dans les histoires enfantines, on dit toujours que le loup va manger. Au stade sadique-oral, l'enfant a envie de manger sa mère, donc il pense que sa mère va le manger. Sa mère devient le loup. Je crois que c'est probablement la genèse mais je ne suis pas sûre. Il y a dans l'histoire de cet enfant beaucoup de choses ignorées, que je n'ai pas pu savoir [...]

Ce qu'il y a d'admirable dans cette observation, c'est le moment où après une scène que vous avez décrite disparaît l'usage du mot *Le loup* ! C'est autour de ce pivot du langage, du rapport à ce mot qui est pour Robert le résumé d'une loi, que se passe le virage de la première à la seconde phase. Commence ensuite une élaboration extraordinaire qui se termine par ce bouleversant auto-baptême, lorsqu'il prononce son propre prénom. Nous touchons là du doigt, sous sa forme la plus réduite, le rapport fondamental, de l'homme au langage. C'est extraordinairement émouvant [...]

[...] c'est essentiellement la parole réduite à son trognon. Ce n'est ni lui, ni quelqu'un d'autre. Il est évidemment *Le loup* ! pour autant qu'il dit cette parole-là. Mais *Le loup* ! c'est n'importe quoi en tant que ça peut être nommé. Vous voyez là l'état nodal de la parole. Le moi est ici complètement chaotique, la parole arrêtée. Mais c'est à partir de *Le loup* ! qu'il pourra prendre sa place et se construire. »

J. Lacan

Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud,
Paris, Le Seuil, coll. « Essais », 1975, p. 162-168

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net